

ZOULEIKHA  
OUVRE LES YEUX



GOUZEL IAKHINA

ZOULEIKHA  
OUVRE LES YEUX

*Traduit du russe  
par Maud Mabillard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Publié avec le concours de l'Institut de la Traduction (Russie)



AD VERBUM

Titre original: *Zouleikha otkryvaet glaza*

Copyright © 2015 by Guzel Yakhina  
Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-470-8

## PRÉFACE

Ce roman appartient à une littérature que l'on croyait définitivement perdue depuis l'effondrement de l'URSS. Nous avons une merveilleuse pléiade d'écrivains biculturels, qui appartenaient à l'une des ethnies habitant le grand empire, mais écrivaient en russe. Fazil Iskander, Youri Rytkhèou, Anatoli Kim, Oljas Souleïmenov, Tchinguiz Aïtmatov... Cette école avait pour tradition une connaissance profonde de son propre peuple, décrit avec amour, un rapport digne et respectueux aux personnes appartenant aux autres ethnies, une façon délicate d'aborder le folklore. On avait l'impression que tout cela n'existerait plus, que c'était un continent disparu. Mais un événement rare et heureux s'est produit : un nouvel écrivain est apparu, la jeune Tatare Gouzel Iakhina, qui a pris sa place de plein droit au rang de ces maîtres.

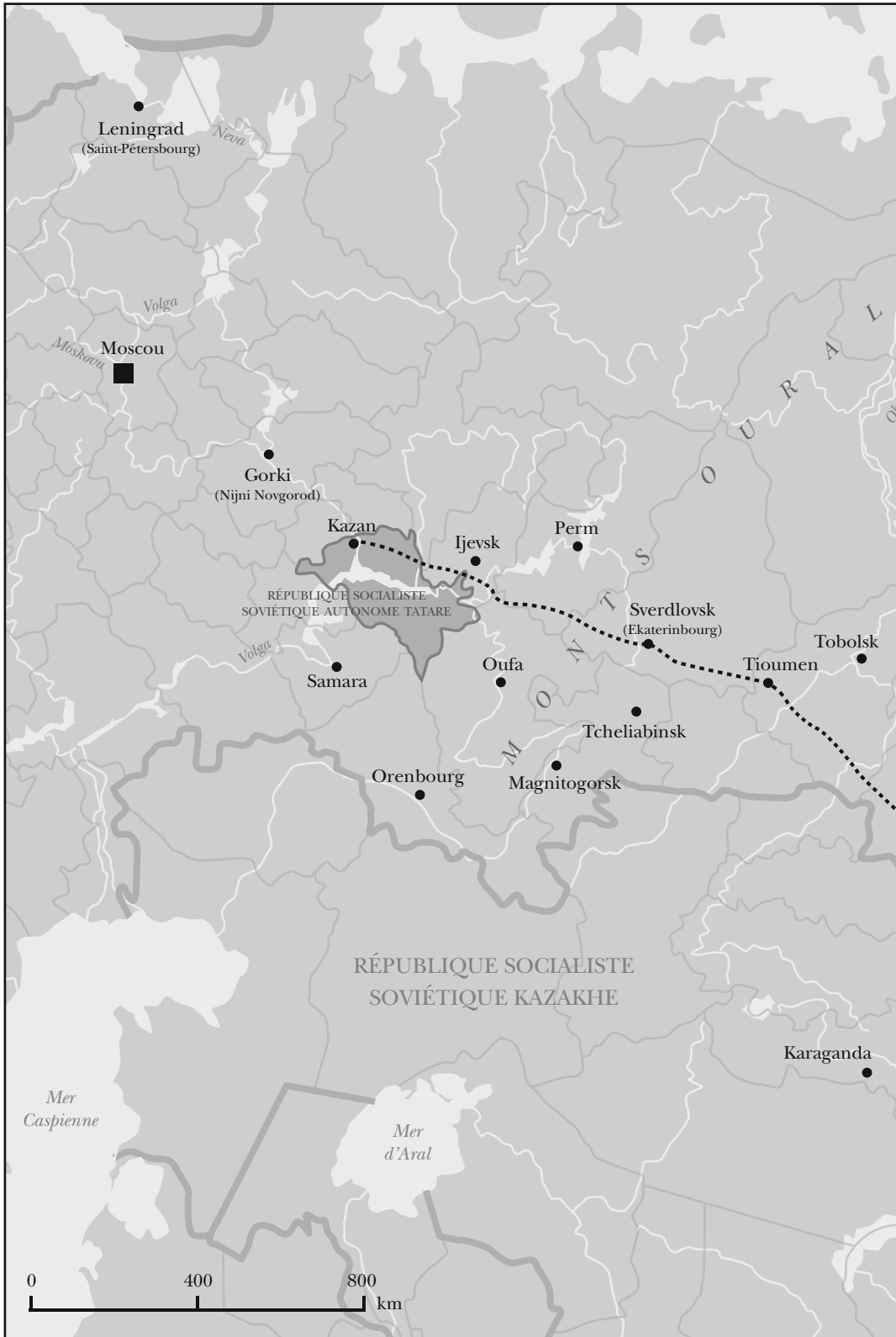
Le roman *Zouleikha ouvre les yeux* est un magnifique début. Il a une qualité essentielle à la vraie littérature : il nous va droit au cœur. Le récit du destin de l'héroïne principale, une paysanne tatare à l'époque de la dékoulakisation, est empreint d'une authenticité, d'une véracité et d'un charme tels qu'on en rencontre rarement dans le flux considérable de la prose contemporaine de ces dernières décennies.

Le style quelque peu cinématographique du récit renforce le dramatisme de l'action et la vivacité des images ; quant aux

aspects historiques et sociaux, non seulement ils ne nuisent pas au récit, mais ils constituent au contraire l'une des qualités du roman. L'auteur renoue avec l'art de l'observation exacte, de la psychologie la plus fine et surtout, c'est là le plus important, avec cet amour sans lequel même les plus talentueux des écrivains se transforment en rapporteurs glacés des maux d'une époque. L'expression « littérature féminine » est généralement teintée d'un certain dédain, qu'on doit en grande partie aux bons offices de la critique masculine. Et pourtant, ce n'est qu'au vingtième siècle que les femmes ont commencé à exercer des professions autrefois considérées comme masculines : médecin, instituteur, savant, écrivain. Depuis que le roman existe, les hommes ont écrit cent fois plus de mauvais romans que les femmes, c'est un fait difficile à contester. Le livre de Gouzel Iakhina est sans le moindre doute un roman féminin. Il parle de la force et de la faiblesse des femmes, célèbre la maternité, non sur fond de *nursery* anglaise, mais dans un camp de travail, une réserve infernale, inventée par l'un des plus grands scélérats de l'humanité. Et je continue de me demander comment un jeune auteur a pu créer une œuvre aussi puissante, qui chante l'amour et la tendresse en plein enfer... De tout mon cœur, je félicite l'auteur pour son magnifique premier livre, et les lecteurs, pour la découverte d'une prose admirable. C'est un brillant début.

Lioudmila Oulitskaïa







# LE TRAJET DE ZOULEIKHA À TRAVERS LA RUSSIE

RÉPUBLIQUE SOCIALISTE FÉDÉRATIVE  
SOVIÉTIQUE DE RUSSIE





Première partie

**POULE MOUILLÉE**



## UNE JOURNÉE

Zouleikha ouvre les yeux. Il fait noir comme au fond de la cave à provisions. Derrière le rideau fin, les oies soupirent dans leur sommeil. Le poulain d'un mois clappe des lèvres, cherchant la mamelle de sa mère. De l'autre côté de la petite fenêtre près de la tête du lit, une tempête de neige mugit sourdement. Mais l'air glacé de janvier n'entre pas dans l'isba: Merci, Mourtaza, d'avoir calfeutré les fenêtres avant les grands froids. Mourtaza est un bon maître de maison. Et un bon mari. Il ronfle dans la partie des hommes, d'un ronflement ample et satisfait. Dors, dors – c'est le sommeil le plus profond, juste avant le lever du soleil.

Le moment est venu. Allah tout-puissant, aide-moi à réaliser mon idée, fais que personne ne se réveille.

Zouleikha pose silencieusement un pied nu, puis l'autre, sur le sol, elle s'arc-boute contre le poêle et se met debout. Le poêle a refroidi pendant la nuit, la chaleur est partie, le sol glacé lui brûle les pieds. Elle n'ose pas mettre de chaussures: elle ne pourrait pas passer silencieusement dans ses kota<sup>1</sup> de feutre, qui feraient forcément grincer l'une ou l'autre latte du plancher. Ce n'est pas grave, Zouleikha saura endure. Se guidant d'une main au

---

1. Le lecteur trouvera dans le lexique à la page 455 les définitions des mots et des expressions tatars. (*Note de l'éditeur.*)

flanc rêche du poêle, elle se faufile vers la sortie par le côté des femmes. Le chemin est étroit, serré, mais elle en connaît chaque angle, chaque creux – elle a passé la moitié de sa vie à se glisser d'une partie à l'autre, comme un balancier, des journées entières : allant du fourneau à la partie des hommes avec des bols pleins et chauds, revenant en sens inverse, les bols vides et froids.

Depuis combien d'années est-elle mariée ? Quinze de ses trente ans ? C'est même plus que la moitié de sa vie, sans doute. Il faudra demander à Mourtaza, quand il sera bien disposé, il pourra compter.

Ne pas trébucher sur le tapis étroit. Ne pas heurter du pied nu le coffre en fer forgé à droite, contre le mur. Enjamber la latte qui grince à la courbure du poêle. Se faufile sans bruit de l'autre côté du tcharchau en calicot qui sépare, dans l'isba, la partie des femmes de celle des hommes... La porte n'est plus très loin.

Les ronflements de Mourtaza se font plus proches. Dors, dors, par la grâce d'Allah. Une femme ne doit rien cacher à son mari, mais que faire, parfois elle n'a pas le choix.

Maintenant, l'essentiel est de ne pas réveiller les bêtes. En principe, elles dorment dans l'étable d'hiver, mais lors des grands froids Mourtaza ordonne de prendre les plus jeunes et la volaille à la maison. Les oies ne bougent pas, mais le poulain a tapé des sabots, secoué la tête – il s'est réveillé, le petit brigand. Ce sera un bon cheval, sensible. Elle tend la main à travers le rideau, touche le museau velouté : Calme-toi, ce n'est que moi. Le poulain enfouit ses narines dans sa paume avec gratitude – il l'a reconnue. Zouleikha essuie ses doigts mouillés sur sa chemise de corps, et pousse doucement la porte avec son épaule. La porte est lourde, doublée de feutre pour l'hiver, elle bouge lentement, un nuage glacé et mordant jaillit dans l'ouverture. Zouleikha fait un pas, franchit le seuil élevé – il ne manquerait plus qu'elle trébuche dessus justement maintenant, dérangeant les mauvais esprits ! – et se retrouve dans l'entrée. Elle referme la porte, appuie son dos contre elle.

Allah soit loué, cette partie du chemin est faite.

Dans l'entrée, il fait froid comme dans la cour. La peau lui pique, sa chemise ne la réchauffe pas. Des courants d'air glacé jaillissent des fentes du sol, viennent heurter ses pieds. Mais ce n'est pas si effrayant.

Le plus terrible est derrière la porte en face.

*Oubyry kartchyk* – la Goule. C’est ainsi que Zouleikha l’appelle tout bas. Gloire au Très-Haut, sa belle-mère ne vit pas dans la même isba qu’eux. La maison de Mourtaza est spacieuse, faite de deux isbas reliées par une entrée commune. Le jour où Mourtaza, âgé de quarante-cinq ans, a ramené dans leur maison Zouleikha et ses quinze ans, la Goule, une expression de douleur martyre sur son visage, a porté elle-même ses innombrables coffres, ses ballots et sa vaisselle dans l’isba des invités, l’occupant entièrement. « N’y touche pas ! » cria-t-elle d’un air menaçant à son fils quand il essaya de l’aider à déménager. Elle ne lui parla pas pendant deux mois. La même année, elle se mit à perdre la vue, rapidement et inexorablement, puis à entendre mal. Quelques années plus tard, elle était aveugle et sourde comme une pioche. Par contre, elle s’était remise à parler, on ne pouvait plus l’arrêter.

Personne ne savait quel âge elle avait vraiment. Elle disait qu’elle avait cent ans. Récemment, Mourtaza s’était mis à compter, il avait compté longtemps – et avait fini par dire : « Ma mère a raison, elle a près de cent ans. » Elle l’avait eu sur le tard, et il était lui-même déjà presque un vieil homme.

La Goule se lève généralement avant tout le monde et porte dans l’entrée son trésor jalousement conservé – un délicat pot de chambre en porcelaine d’un blanc laiteux, avec des myosotis bleu tendre sur les côtés, et un drôle de couvercle (Mourtaza avait rapporté ce cadeau de Kazan). Zouleikha doit accourir à l’appel de sa belle-mère, vider et laver consciencieusement le précieux récipient – avant toute chose, avant même d’allumer le poêle, préparer la pâte ou mener la vache au troupeau. Malheur à elle si elle n’est pas debout à temps. En quinze ans, Zouleikha a manqué deux fois à l’appel, et elle s’est interdit de se rappeler ce qui a suivi.

Pour le moment, tout est calme derrière la porte. Allez, Zouleikha, poule mouillée, dépêche-toi. C’est la Goule qui la traite de poule mouillée – jebeguian tavyk. Imperceptiblement, Zouleikha s’est mise elle-même à s’appeler ainsi.

Elle se glisse furtivement au fond de l’entrée, en direction de l’escalier qui mène au grenier. Elle trouve à tâtons la rampe équarrie, lisse. Les marches sont hautes, les planches gelées gémissent doucement. D’en haut lui parvient une odeur de bois refroidi, de poussière gelée, d’herbes sèches, et l’arôme

presque imperceptible d'oies salées. Zouleikha monte ; le bruit de la tempête de neige se rapproche, le vent tape contre le toit et hurle dans les coins.

Elle décide de traverser le grenier à quatre pattes. Si elle marchait, les lattes risqueraient de grincer juste au-dessus de Mourtaza en train de dormir. À quatre pattes, elle ne fera aucun bruit – elle ne pèse rien, Mourtaza la soulève d'une main, comme un mouton. Elle remonte sa chemise de nuit sur sa poitrine, pour ne pas se tacher dans la poussière, l'enroule, en tient l'extrémité entre ses dents, et avance à tâtons entre les caisses, les boîtes, les outils en bois, passe doucement par-dessus les poutres traversantes. Son front rencontre le mur. Enfin.

Elle se relève, regarde par la petite fenêtre du grenier. Dans l'obscurité gris sombre qui précède l'aube, on distingue à peine les maisons couvertes de neige de son village, Ioulbach. Une fois, Mourtaza avait fait le calcul – il avait compté plus de cent maisons. Un grand village, assurément. La route du village, pareille à une rivière, s'incurve doucement et disparaît à l'horizon. On voit déjà de la lumière dans plusieurs maisons. Vite, Zouleikha.

Elle se met debout, tend le bras vers le haut. Sa paume trouve une masse lourde, lisse, granuleuse. Une oie salée. Son estomac tressaille immédiatement, gronde, exige. Non, il ne faut pas prendre l'oie. Elle lâche la carcasse, cherche encore. Ça y est ! De grandes et lourdes bandes durcies par le froid, qui exhalent un très léger parfum de fruit, sont suspendues à gauche de la fenêtre du grenier. De la pâte de pommes. Après une cuisson minutieuse dans le poêle, elle a été étendue avec soin sur de larges planches, mise à sécher sur le toit, où elle s'est imprégnée de la chaleur du soleil d'août et de la fraîcheur des vents de septembre. On peut mordre dedans, détacher un petit morceau rêche et aigre qu'on sucera longtemps, en le promenant sur son palais, ou encore remplir sa bouche et mâcher, mâcher la masse élastique, en crachant dans son poing les rares pépins... Zouleikha commence à saliver.

Elle enlève quelques feuilles de la corde, les enroule les unes sur les autres et les cache sous son aisselle. Elle effleure de la main le reste de la pâte – il en reste encore beaucoup, beaucoup. Mourtaza ne devrait se douter de rien.



Maintenant, il faut rentrer.

Elle se met à genoux et repart vers l'escalier. Le rouleau de pâte de pommes l'empêche d'aller vite. Poule mouillée qu'elle est, elle n'a même pas pensé à prendre une besace. Elle descend lentement l'escalier : elle ne sent plus ses jambes transies, elle appuie le bord de ses pieds engourdis sur l'arête des marches. Quand elle arrive à la dernière marche, la porte de la Goule s'ouvre avec fracas, et sa silhouette pâle, indistincte, apparaît dans l'encadrement sombre. Elle frappe le sol de sa lourde canne.

– Il y a quelqu'un ? demande la Goule, s'adressant à la pénombre d'une voix basse, masculine.

Zouleikha se fige. Son cœur gémit, son estomac se serre en une boule glacée. Trop tard... La pâte de pommes, sous son aisselle, dégèle, fond.

La Goule fait un pas en avant. Après quinze ans de vie aveugle, elle connaît la maison par cœur : elle se déplace librement, avec assurance.

Vite, Zouleikha remonte de quelques marches, serrant plus fort son coude contre son flanc, pour mieux tenir la pâte amollie.

La vieille tourne son menton d'un côté, de l'autre. Elle n'entend rien, ne voit rien, mais elle sent bien sa présence, la vieille sorcière. Une vraie goule. Elle s'approche, s'approche encore en tapant toujours plus fort de sa canne. Ah, elle va finir par réveiller Mourtaza...

Zouleikha remonte encore quelques marches, elle se serre contre la rampe, passe sa langue sur ses lèvres sèches.

La silhouette blanche s'arrête en bas de l'escalier. On entend distinctement la vieille renifler, aspirant bruyamment l'air de ses narines. Zouleikha met ses paumes sur son visage – c'est bien ça, elles sentent l'oie et la pomme. Soudain, la Goule fait un mouvement habile vers l'avant et, de toutes ses forces, abat sa canne sur l'escalier, comme si elle le coupait en deux d'un coup d'épée. Le bout de la canne siffle tout près de Zouleikha, et s'enfonce dans la marche à un demi-doigt de son pied nu. Elle sent son corps mollir, s'étaler sur les marches comme de la pâte à crêpes. Si la vieille sorcière donne encore un coup... La Goule grommelle des paroles incompréhensibles, ramène

la canne à elle. Le pot de chambre tinte sourdement dans l'obscurité.

– Zouleikha! crie la Goule d'une voix de stentor en direction de l'isba de son fils.

C'est ainsi que commence généralement la journée dans leur maison.

Zouleikha avale avec peine la salive épaisse qui avait séché dans sa gorge. Se pourrait-il qu'elle soit tirée d'affaire? Elle descend les escaliers en posant les pieds avec précaution. Elle attend quelques secondes.

– Zouleikha-a-a!

Maintenant, elle doit se dépêcher. Sa belle-mère n'aime pas crier une troisième fois. Zouleikha court vers la Goule: «J'arrive, j'arrive, maman!», et prend dans ses mains le pot lourd, couvert d'une buée chaude et visqueuse, comme elle le fait chaque jour.

– Te voilà, poule mouillée, grommelle la vieille. Tu ne penses qu'à dormir, paresseuse...

Mourtaza a dû se réveiller, avec tout ce bruit; il risque de sortir dans l'entrée. Zouleikha presse la pâte de pommes sous son aisselle (surtout, qu'elle ne la perde pas dehors!), trouve avec ses pieds des bottes de feutre sur le sol, et se dépêche de sortir. La tempête de neige la heurte à la poitrine, la prend en étau, tentant de la faire tomber. Sa chemise se soulève comme une cloche. En une nuit, le porche s'est transformé en congère. Zouleikha descend, devinant à peine les marches. S'enfonçant dans la neige presque jusqu'aux genoux, elle se fraie un chemin jusqu'aux latrines. Elle se bat avec la porte qu'elle doit ouvrir contre le vent. Vide le contenu du pot dans le trou gelé. Quand elle arrive à la maison, la Goule a disparu: elle est rentrée chez elle.

Sur le seuil, elle rencontre Mourtaza, encore tout endormi, une lampe à pétrole à la main. Ses sourcils en broussaille se rejoignent à la racine du nez, les rides sur ses joues chiffonnées par le sommeil sont profondes, comme taillées au couteau.

– Tu es devenue folle, femme? Tu sors dans la tempête de neige sans t'être habillée?

– Je suis juste allée vider le pot de maman...

– Tu veux de nouveau passer la moitié de l’hiver au lit, malade? Pour me laisser tous les travaux de la maison?

– Mais non, Mourtaza! Je n’ai même pas froid. Regarde! Zouleikha tend vers lui ses paumes rouge vif, serrant fort ses coudes contre sa taille, la pâte de pommes bouffant sous son aisselle. Est-ce qu’on ne la voit pas sous sa chemise? Le tissu s’est mouillé sous la neige, lui colle au corps.

Mais Mourtaza est en colère, et ne la regarde même pas. Il crache sur le côté, frotte son crâne rasé, lisse sa barbe en bataille avec ses doigts écartés.

– Donne-moi à manger. Et quand tu auras nettoyé la cour, prépare-toi. On va aller chercher du bois.

Zouleikha acquiesce en baissant bas la tête, et disparaît derrière le tcharchau. Elle a réussi! Elle a réussi! Bravo, Zouleikha, bravo, poule mouillée! Voilà son butin: deux chiffons enroulés, froissés, de la plus délicieuse pâte de fruits. Pourra-t-elle les porter aujourd’hui? Et où cacher cette richesse? Elle ne peut pas la laisser à la maison: dès qu’ils s’éloignent, la Goule fouille dans leurs affaires. Il faudra les prendre avec elle. C’est risqué, bien sûr. Mais aujourd’hui, Allah est, semble-t-il, de son côté – elle devrait continuer à avoir de la chance.

Zouleikha serre fort la pâte de fruits dans un long chiffon, qu’elle noue autour de sa taille. Par-dessus, elle enfle sa chemise de corps, puis un koulmek, des chalvar. Elle tresse ses cheveux, les cache sous un foulard.

Les épaisses ténèbres, de l’autre côté de la fenêtre, à la tête de son lit, se font plus fluides, se dissolvent peu à peu dans la lueur grêle d’un matin gris d’hiver. Zouleikha rabat les rideaux: tout est mieux que de travailler dans le noir. La lampe à pétrole à l’angle du poêle jette une faible lueur oblique vers le côté des femmes, mais Mourtaza, économe, a mis la mèche si bas que la flamme est presque invisible. Ce n’est pas grave, elle pourrait tout faire les yeux bandés.

Un nouveau jour commence.

Avant midi déjà, la tempête du matin s’est calmée, et le soleil est apparu dans le ciel soudain d’un bleu intense. Ils sont partis chercher du bois.

Zouleikha est assise à l’arrière du traîneau, dos à Mourtaza; elle regarde s’éloigner les maisons de Ioulbach. Vertes,

jaunes, bleu clair, elles dépassent des congères, ressemblant à des champignons de couleur vive. Les chandelles hautes et blanches des fumées se fondent dans le bleu du ciel. La neige crisse sous les patins du traîneau, d'un crissement sonore et savoureux. De temps en temps, Sandougatch, stimulée par le froid, s'ébroue et secoue sa crinière. La vieille peau de mouton posée sous Zouleikha la réchauffe. Sur son ventre, le chiffon et son cher contenu sont tièdes – ils lui tiennent aussi chaud. Aujourd'hui, pourvu qu'elle puisse les apporter aujourd'hui...

Elle a mal aux bras et au dos. Il est tombé beaucoup de neige pendant la nuit, et elle a passé un long moment à enfoncer sa pelle dans les congères, perçant de larges passages à travers la cour: du perron à la grande et à la petite grange, aux lieux d'aisances, à l'étable d'hiver, à l'arrière-cour. Après le travail, il est si bon de ne rien faire, assise sur le traîneau qui dodeline régulièrement; s'asseoir confortablement, s'emmitoufler plus profondément dans la pelisse de mouton odorante, rentrer ses paumes engourdis par le froid dans ses manches, poser son menton sur sa poitrine et fermer les yeux...

– Réveille-toi, femme, nous sommes arrivés.

Autour du traîneau, il y a l'immensité des arbres. La blancheur de la neige sur les branches des sapins et les cimes des pins. Les branches des bouleaux prises dans le givre, longues et fines comme des cheveux de femme. Les talus imposants des congères. Le silence – qui s'étend sur des verstes et des verstes.

Mourtaza attache des raquettes à neige tressées sur ses bottes de feutre. Il saute du traîneau, met son fusil en bandoulière, sa grande hache à la ceinture. Il prend ses bâtons et, sans se retourner, marche avec assurance sur un sentier qui s'enfonce dans les bois. Zouleikha le suit.

La forêt près de Ioulbach est belle, généreuse. En été, elle nourrit les paysans de grosses fraises des bois et de framboises sucrées, aux grains charnus, et, à l'automne, de champignons odorants. Le gibier abonde. Du fin fond de la forêt coule la Tchichmé – d'ordinaire caressante, basse, riche en poissons rapides et en écrevisses pataudes, mais se transformant, au printemps, en rivière impétueuse, grondante, gonflée de neige fondue et de boue. Pendant la grande famine, leur seul salut était la forêt et la rivière. Sans compter, bien sûr, la miséricorde d'Allah.

Aujourd'hui, Mourtaza s'est engagé loin dans la forêt, presque au bout du chemin forestier. Le chemin existe depuis les temps anciens, il mène à la frontière de la partie claire de la forêt. Il se poursuit encore jusqu'à l'Ultime Clairière, entourée de neuf pins tordus, puis s'interrompt brusquement. Après, il n'y a plus de chemin. La forêt claire se termine, faisant place à l'ourmane, la forêt épaisse, hérissée de broussaille et de bois mort, le repaire des animaux sauvages, des esprits des bois et de toutes sortes d'êtres malfaisants. Les pins centenaires, noirs, dont les cimes ressemblent à des pointes de lances, poussent de façon si rapprochée dans l'ourmane qu'un cheval ne pourrait pas y passer. On n'y voit pas un seul arbre clair, pin roux, bouleau grivelé, chêne gris.

On dit qu'en traversant l'ourmane, on arrive à la terre des Maris – il faut marcher plusieurs jours, dos au soleil. Mais quel homme sain d'esprit se déciderait à une chose pareille?! Même à l'époque de la grande famine, les villageois n'avaient pas osé dépasser l'Ultime Clairière: ils avaient mangé l'écorce des arbres, écrasé les glands des chênes, creusé les terriers des souris pour y trouver des graines, mais ils n'étaient pas allés dans l'ourmane. Car on ne revoyait jamais ceux qui y pénétraient.

Zouleikha s'arrête un instant, pose son grand panier à bois sur la neige. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude: Mourtaza a eu tort de s'aventurer aussi loin.

– C'est encore loin, Mourtaza? Je ne vois déjà plus Sandougatch à travers les arbres.

Son mari ne répond pas. Il avance, enfoncé dans la neige jusqu'à la taille, appuyant ses longs bâtons dans les congères et faisant crisser la neige friable sous ses grosses raquettes. Seul un nuage de vapeur s'élève de temps en temps au-dessus de sa tête. Enfin, il s'arrête devant un bouleau haut et régulier, avec l'excroissance opulente d'un chaga<sup>1</sup>, et tapote sur le tronc d'un air d'approbation: celui-ci.

Ils commencent par fouler la neige autour de l'arbre. Puis Mourtaza enlève sa pelisse de mouton, saisit fermement sa grosse hache incurvée, indique de la hache une percée entre les arbres: On le fera tomber ici, et se met au travail. La lame

---

1. Champignon parasite du bouleau, qui forme une excroissance dure sur son écorce. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

étincelle au soleil et entre dans le flanc du bouleau avec un petit « tchac ! » sourd. « Ah ! Ah ! » répond l'écho. La hache enlève l'écorce épaisse, parcourue de renflures noires aux dessins fantasques, puis s'enfonce dans la chair rose du tronc. Les copeaux jaillissent comme des larmes. L'écho des coups se répand dans la forêt.

« On l'entendra depuis l'ourmane », se dit Zouleikha avec inquiétude. Elle est un peu à l'écart, enfoncée dans la neige jusqu'à la taille, tenant son panier à bras-le-corps – et regarde Mourtaza abattre sa hache. D'un geste ample du bras, fléchissant la taille avec souplesse, il envoie la lame exactement dans la fente blanche, couverte de copeaux, sur le flanc de l'arbre. C'est un homme grand, fort. Et habile. Elle ne peut pas se plaindre, Mourtaza est un bon mari. Elle, toute petite, lui arrive à peine à l'épaule.

Bientôt, le bouleau commence à trembler plus fort, à gémir douloureusement. La blessure faite avec la hache ressemble à une bouche ouverte dans un cri muet. Mourtaza jette sa hache, secoue les brindilles et les branches de ses épaules, dit du menton à Zouleikha : Viens m'aider. Ensemble, ils enfoncent leurs épaules contre le tronc rêche et le poussent – fort, plus fort. Un craquement chuintant, et le bouleau, dans une grande plainte d'adieu, tombe à terre en lançant vers le ciel des nuages de poussière neigeuse.

L'homme, enfourchant l'arbre vaincu, scie les branches les plus épaisses. La femme enlève les plus fines, et les met dans le panier avec le petit bois. Ils travaillent longtemps, en silence. Zouleikha a mal aux reins, ses épaules s'alourdissent de fatigue. Ses mains, même dans leurs moufles fourrées, sont gelées.

– Mourtaza, c'est vrai que ta mère, quand elle était jeune fille, est restée plusieurs jours dans l'ourmane, et qu'elle est revenue saine et sauve ? Zouleikha redresse le dos et s'étire, cambre les reins, prenant un peu de repos. C'est l'abystaï qui me l'a dit, elle le tenait de sa grand-mère.

Son mari ne répond pas, mesurant de sa hache une branche tordue et noueuse qui dépasse du tronc.

– Je serais morte de peur, si je m'étais retrouvée là-bas. Mes jambes auraient sans doute lâché. Je me serais couchée sur le sol, les yeux fermés – et j'aurais prié sans m'arrêter, tant que ma langue aurait pu bouger.

Mourtaza donne un coup assuré, et la branche s'élance sur le côté en tintant, agitée de soubresauts.

– Mais on dit que, dans l'ourmane, les prières sont inefficaces. Que tu pries ou non, il n'y a qu'une issue: la mort... Qu'en penses-tu?... Zouleikha baisse la voix: ...Est-ce qu'il y a, sur la terre, des endroits où le regard d'Allah ne pénètre pas?

Mourtaza lève haut le bras et enfonce profondément la hache dans le rondin qui résonne dans le froid. Il enlève son chapeau de fourrure, essuie de sa paume son crâne nu rougi, brûlant, et crache par terre avec délectation.

Ils reprennent le travail.

Le panier de petit bois est bientôt rempli – au point qu'elle ne pourra pas le porter, il faudra le traîner. Le bouleau, sur lequel il ne reste plus une branche, est scié en plusieurs billots. Les longues branches, soigneusement reliées en fagots, sont disposées sur la neige, tout autour.

Ils n'ont pas remarqué que le soir tombait. Quand Zouleikha lève les yeux vers le ciel, le soleil s'est déjà caché derrière des lambeaux de nuages. Un vent fort se met à souffler, à siffler, à soulever des tourbillons de neige.

– Rentrons, Mourtaza, il va y avoir une nouvelle tempête de neige.

Son mari ne répond pas, il continue à enrouler des cordes autour des gros fagots de bois. Quand le dernier fagot est prêt, la tempête hurle déjà comme un loup entre les arbres, d'un cri languissant et hargneux.

De sa moufle de fourrure, Mourtaza indique les billes de bois: On portera d'abord celles-ci. Elles sont quatre, grossièrement élaguées, et chacune d'elles est plus grande que Zouleikha. Son époux soulève en ahanant une extrémité de la plus épaisse d'entre elles. Zouleikha attrape l'autre bout. Elle ne parvient pas à le soulever tout de suite, elle s'affaire longuement, met du temps à vaincre le tronc épais et rugueux.

– Allons! crie Mourtaza avec impatience. Femme!

Enfin, elle y parvient. Elle entoure la bille de ses deux bras, appuyant sa poitrine contre la blancheur rosâtre du bois frais, hérissé d'éclats longs et piquants. Ils marchent en direction du traîneau. Leur progression est lente. Les bras de Zouleikha tremblent. Surtout, ne pas lâcher. Allah tout-puissant, fais que je ne lâche pas. Si la bille lui tombe sur les jambes – elle restera

infirmes toute sa vie. Elle a chaud : des filets de sueur brûlante lui courent sur le dos, le ventre. Le chiffon et son précieux contenu, sous la poitrine, sont déjà trempés – la pâte de fruits aura un goût légèrement salé. Ce n'est rien, si seulement elle arrivait à l'apporter aujourd'hui...

Sandougatch attend sagement là où ils l'avaient laissée, remuant paresseusement les jambes. Il n'y a pas beaucoup de loups cet hiver, Allah soit loué, c'est pourquoi Mourtaza ne craint pas de laisser le cheval longtemps seul.

Quand ils ont hissé la bille de bois sur le traîneau, Zouleikha tombe à côté, enlève ses moufles, desserre le nœud de son foulard. Elle a mal quand elle respire, comme si elle avait couru sans s'arrêter à travers tout le village.

Mourtaza, sans dire un mot, s'en retourne vers le bois. Zouleikha se laisse glisser en bas du traîneau et clopine à sa suite. Ils portent les autres billes au traîneau. Puis les fagots de grosses branches. Puis ceux de branches fines.

Quand ils ont fini de ranger le bois sur le traîneau, la forêt est déjà plongée dans d'épaisses ténèbres hivernales. Il ne reste, devant la souche du bouleau fraîchement coupé, que le panier de Zouleikha.

– Tu ramèneras le petit bois toute seule, lui lance Mourtaza, qui commence à arrimer le bois.

Le vent se déchaîne, lançant avec rage des nuages de neige de tous les côtés, effaçant les traces de pas. Zouleikha serre ses moufles contre sa poitrine, et court sur le sentier presque invisible, dans la forêt obscure.

Le temps qu'elle arrive à la souche, le panier a disparu sous la neige. Elle casse une branche d'arbuste, et erre près de la souche, fichant sa branche au hasard dans la neige. Elle le paiera cher, si elle l'a perdu. Mourtaza se mettra en colère, puis se calmera, mais la Goule, elle, ne sera jamais fatiguée de l'insulter, de cracher son venin, et lui rappellera ce panier égaré jusqu'à sa mort.

Là, le voilà, le précieux panier ! Zouleikha tire le lourd chargement du fond d'une congère et soupire de soulagement. Elle peut retourner au traîneau. Mais par où aller ? La tempête de neige danse férocement autour d'elle. Des traînées de neige blanche s'envolent et retombent, entourent Zouleikha, l'enveloppent, l'égarant. Le ciel cotonneux s'est suspendu,



immense et gris, entre les cimes aiguës des pins. Les arbres gonflés d'obscurité se ressemblent comme des ombres.

Il n'y a plus de sentier.

– Mourtaza! crie Zouleikha, qui reçoit de la neige plein la bouche. Mourtaza-a-a-a!...

La tempête chante, tinte, siffle en guise de réponse. Le corps de Zouleikha faiblit, ses jambes deviennent friables comme si elles étaient elles aussi faites de neige. Zouleikha s'assied sur la souche, dos au vent, tenant le panier d'une main, serrant de l'autre les pans de sa pelisse. Elle ne peut pas s'éloigner – elle est sûre de se perdre. Mieux vaut attendre ici. Mourtaza va-t-il l'abandonner dans la forêt? C'est la Goule qui serait contente... Mais la pâte de fruits, obtenue à grand-peine? Tout cela – en vain?...

– Mourtaza-a-a!

Une grande silhouette coiffée d'un bonnet de fourrure apparaît dans le nuage neigeux. Attrapant solidement sa femme par la manche, Mourtaza la charrie à travers la tempête de neige.

Il ne la laisse pas s'asseoir sur le traîneau: il y a beaucoup de bois, le cheval n'y arriverait pas. Ils avancent ainsi: Mourtaza marche devant, conduisant Sandougatch par la bride, Zouleikha est à l'arrière, se tenant au traîneau et avançant avec peine sur ses jambes titubantes. La neige est rentrée dans ses bottes de feutre, mais elle n'a pas la force de les secouer. Ce qui importe vraiment, c'est de réussir à marcher. À mettre une jambe devant l'autre: la droite, la gauche, la droite, la gauche... Allez, Zouleikha, poule mouillée. Tu le sais bien: si tu laisses s'échapper le traîneau, c'est la fin. Mourtaza ne s'en apercevra pas. Il ne te restera plus qu'à mourir de froid dans la forêt.

Et pourtant, comme il est bon; il est revenu la chercher. Il aurait pu la laisser là-bas, dans les fourrés: qui se serait préoccupé de savoir si elle était vivante ou morte? Il aurait dit: «Elle s'est perdue dans la forêt, je ne l'ai pas trouvée», et le lendemain personne n'aurait plus pensé à elle...

Oh, mais on peut aussi marcher en fermant les yeux. C'est même mieux: les jambes travaillent, et les yeux se reposent. L'essentiel, c'est de tenir fermement le traîneau, ne pas ouvrir les mains...

La neige heurte violemment son visage, entre dans son nez et sa bouche. Zouleikha lève la tête, se secoue. Elle est couchée au sol, devant elle, l'arrière du traîneau s'éloigne, autour d'elle, la tempête continue son tournoiement blanc. Zouleikha saute sur ses pieds, rattrape le traîneau, s'agrippe plus fort à lui. Elle décide de ne plus fermer les yeux avant la maison.

Il fait déjà nuit quand ils entrent dans la cour. Ils déchargent le bois devant le bûcher (Mourtaza débitera les bûches demain), détellent Sandougatch, couvrent le traîneau.

Sur l'isba de la Goule, les vitres voilées d'un givre épais ne sont éclairées d'aucune lumière, mais Zouleikha le sait bien : sa belle-mère sent leur arrivée. Elle est debout devant sa fenêtre, attentive aux mouvements des lattes sur le sol : elle attend qu'elles tressaillent sous le claquement de la porte d'entrée, puis se mettent à plier, à vibrer sous le pas lourd du maître de maison. Mourtaza se déshabillera, se débarbouillera – et ira dans l'isba de sa mère. Il appelle cela « la causerie du soir ». De quoi peut-on parler avec une vieille femme sourde ? Zouleikha ne comprend pas. Mais leurs entretiens étaient longs, duraient parfois des heures. Mourtaza sortait de chez sa mère calme, apaisé, il pouvait même sourire ou plaisanter.

Aujourd'hui, ce rendez-vous du soir arrange bien Zouleikha. Dès que son époux, vêtu d'une chemise propre, s'en va chez la Goule, Zouleikha jette sur ses épaules sa pelisse encore mouillée, et court hors de la maison.

La tempête assaille Ioulbach d'une neige épaisse et dure. Zouleikha avance sur la route en luttant contre le vent, pliée en avant, comme si elle priait. Les petites fenêtres des maisons, où brille la lumière jaune, douillette, des lampes à pétrole, sont à peine visibles dans les ténèbres.

Voici la lisière du village. Ici, derrière la barrière de la dernière maison, nez tourné vers les champs, queue tournée vers Ioulbach, vit le bassou kapka iyasé, l'esprit de la lisière. Zouleikha ne l'a jamais vu, mais on dit qu'il est irascible et revêche. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a tant de travail : éloigner les mauvais esprits du village, ne pas les laisser franchir la lisière, et si un villageois veut demander quelque chose aux esprits de la forêt, il doit l'aider, faire l'intermédiaire. Il n'a pas le temps d'être aimable.

Zouleikha ouvre sa pelisse, fourrage longtemps dans les plis de sa chemise, déroulant le chiffon humide autour de sa taille.

– Excuse-moi de te déranger si souvent, dit-elle à la tempête. Mais aide-moi encore cette fois, ne refuse pas.

Ce n'est pas facile de contenter un esprit. Il faut d'abord savoir quel esprit aime quoi. Par exemple, la bitchoura, qui vit dans l'entrée de l'isba, n'est pas difficile. Il suffit de lui mettre quelques assiettes avec des restes de bouillie ou de soupe, elle les léchera pendant la nuit, et sera satisfaite. La bitchoura de la bania est plus capricieuse, il faut lui donner des noisettes ou des graines de tournesol. L'esprit de l'étable aime le pain et les biscuits, l'esprit du portail, la coquille d'œuf écrasée. L'esprit de la lisière, lui, aime les douceurs. Zouleikha tient cela de sa mère.

Quand Zouleikha est venue pour la première fois demander au bassou kapka iyasé de l'aider, de parler avec le zirat iyasé, l'esprit du cimetière, pour qu'il surveille les tombes de ses filles, qu'il les couvre d'une chaude couverture de neige, qu'il chasse les chourale mauvais et facétieux, elle lui a offert des bonbons. Puis elle lui a apporté des noix au miel, des kochtele friables, des baies séchées. C'est la première fois qu'elle apporte de la pâte de fruits. Est-ce qu'elle lui plaira? Elle sépare les feuilles collées les unes aux autres, les lance une à une devant elle. Le vent s'en empare, les entraîne quelque part dans les champs – il les fait tourbillonner, puis les dépose dans la tanière du bassou kapka iyasé.

Pas une feuille n'est revenue à Zouleikha: l'esprit de la lisière a accepté l'offrande. Cela veut dire qu'il fera comme elle l'a demandé. Il parlera en camarade à l'esprit du cimetière, saura le convaincre. Ses filles reposeront au chaud, paisiblement, jusqu'au printemps. Zouleikha n'ose pas s'adresser directement à l'esprit du cimetière: tout de même, elle n'est qu'une simple femme non initiée, pas une ochkeroutché.

Elle remercie le bassou kapka iyasé, s'inclinant bas dans les ténèbres, et se dépêche de rentrer à la maison, vite, avant que Mourtaza ne sorte de chez la Goule. Quand elle arrive en courant dans l'entrée, son mari est encore chez sa mère. Elle remercie le Très-Haut – passe ses paumes sur son visage. Oui, aujourd'hui Il est vraiment avec Zouleikha.

Dans la tiédeur de l'isba, elle est immédiatement gagnée par la fatigue. Ses bras et ses jambes sont en fonte, sa tête en coton. Tout son corps ne demande qu'une chose : du repos. Elle allume rapidement le poêle, qui a refroidi depuis le matin. Elle dispose, sur le siaké, un taban pour Mourtaza, pose son repas dessus. Elle court dans l'étable d'hiver, y allume aussi le poêle. Elle nourrit les animaux, nettoie leurs besoins. Elle mène le poulain à Sandougatch pour sa tétée du soir. Elle traite Kioubelek, filtre le lait. Prend sur la kichté haut perchée les coussins de son époux, les fait bouffer (Mourtaza aime dormir la tête surélevée). Enfin, elle peut aller dans sa partie, derrière le poêle.

D'ordinaire, ce sont les enfants qui dorment sur les coffres, tandis que les femmes adultes prennent une petite place sur le siaké, qui doit être séparée de la partie des hommes par un tchybyldyk épais. Mais Zouleikha, à quinze ans, était si petite, quand elle est venue dans la maison de Mourtaza, que la Goule a dit dès le premier jour, clouant sa belle-fille du regard – à l'époque, ses yeux étaient encore d'un marron vif, traversés de reflets jaunes : « Cette demi-portion sera tout aussi bien sur le coffre. » Et Zouleikha fut installée sur un gros coffre ancien, recouvert de plaques de fer-blanc et de clous bombés, brillants. Elle n'avait jamais plus grandi, et il n'y avait pas eu besoin de lui trouver une autre place. Mourtaza continuait d'occuper tout le siaké.

Zouleikha étend son matelas et sa couverture sur le coffre, enlève son koulmek et commence à défaire ses tresses. Ses doigts ne lui obéissent plus, sa tête retombe sur sa poitrine. Dans un demi-sommeil, elle entend la porte claquer : Mourtaza est de retour.

– Tu es là, femme ? demande-t-il depuis la partie des hommes. Chauffe la bania. Maman veut se laver.

Zouleikha cache son visage dans ses mains. La bania prendra beaucoup de temps. Et il faudra laver la Goule... Où trouver la force ? Si elle pouvait, ne serait-ce que quelques minutes, rester assise ainsi, sans bouger. Ses forces reviendraient... et elle se lèverait... et chaufferait...

– C'est pas vrai, tu t'endors ? ! Tu dors dans le traîneau, tu dors à la maison. Maman a raison : tu n'es qu'une paresseuse ! Zouleikha se lève d'un bond.

Mourtaza est debout devant son coffre, il tient dans sa main la lampe à pétrole avec sa flamme instable à l'intérieur, son large menton, marqué d'une profonde fossette en son centre, est raidi par la colère. L'ombre tremblotante de son mari couvre la moitié du poêle.

– J'y cours, j'y cours, Mourtaza, dit-elle d'une voix rauque. Et elle court.

Il faut d'abord dégager le chemin jusqu'à la bania (elle ne l'a pas fait le matin – elle ne savait pas qu'ils iraient se laver). Puis elle apporte de l'eau du puits – vingt seaux, la Goule aime bien barboter. Il faut allumer le poêle. Lancer des noix pour la bitchoura derrière le banc, pour qu'elle ne leur joue pas de tours, n'éteigne pas le poêle, ne souffle pas la fumée à l'intérieur, ne gêne pas le bain de vapeur. Laver le sol. Tremper les branches de bouleau. Descendre du grenier des feuilles séchées: le chanvre d'eau, pour la purification des parties secrètes des hommes et des femmes, la menthe, pour parfumer la vapeur; les faire infuser. Poser un tapis propre dans le vestibule. Amener du linge propre, pour la Goule, pour Mourtaza et pour elle-même. Ne pas oublier les coussins et une cruche d'eau froide, pour boire.

Mourtaza a construit la bania dans un coin de la cour, derrière le grenier à grain et l'étable. Il a fait le poêle selon une *méthode moderne*: il a passé de longs moments à déchiffrer les plans dans une revue qu'il avait ramenée de Kazan, bougeant silencieusement les lèvres, suivant les lignes jaunes avec son ongle large; il a mis plusieurs jours à poser les briques, comparant régulièrement avec le plan. Il a commandé à Kazan, à l'usine du fabricant prussien Diese, un bac d'acier qu'il a posé sur la saillie ronde correspondant exactement à sa mesure, puis il l'a recouvert d'argile. Un tel poêle chauffait la bania tout en faisant rapidement bouillir l'eau – un poêle de rêve. Le mollah-khazrét en personne était venu le voir, puis avait commandé le même.

Pendant qu'elle s'affaire, la fatigue s'est cachée tout au fond d'elle, elle s'est tapie, roulée en boule – dans sa nuque ou dans sa colonne vertébrale, elle ne sait pas trop. Elle va bientôt réapparaître, la recouvrir comme une vague épaisse, la faire tomber, la noyer. Mais ce n'est pas pour maintenant. Maintenant que la bania est chaude, il faut appeler la Goule.

Mourtaza entre chez sa mère sans frapper ; Zouleikha, elle, doit taper des pieds sur le sol devant la porte, longtemps et fort, pour que la vieille femme ait le temps de se préparer à son arrivée. Si la Goule est éveillée, elle sent les planches trembler, et reçoit sa belle-fille avec un regard sévère du fond de ses orbites aveugles. Si elle dort, Zouleikha doit ressortir immédiatement, et revenir plus tard.

« Elle dort peut-être ? » se dit Zouleikha avec espoir, piétinant avec application devant l'entrée de l'isba de sa belle-mère. Elle pousse la porte, passe sa tête dans l'ouverture.

Trois grandes lampes à pétrole dans des supports en métal ajouré illuminent vivement la chambre spacieuse (la Goule les allume toujours le soir en prévision de la visite de Mourtaza). Les sols ont été grattés avec un couteau fin et frottés avec du sable de rivière jusqu'à une brillance de miel (l'été dernier, Zouleikha a râpé toute la peau de ses doigts à cette tâche) ; les dentelles d'une blancheur neigeuse sur les fenêtres sont si empesées, si dures, qu'on pourrait s'y couper ; l'espace entre les fenêtres est décoré de tastymal rouge et vert, sans compter un miroir ovale, si haut que si Zouleikha se mettait devant lui, elle s'y refléterait entièrement, de la tête aux pieds. La grande horloge de parquet brille, toute de laque ambrée ; son pendule d'étain bat la mesure du temps, lentement, inexorablement. Un feu jaune crépite légèrement dans le poêle haut, décoré de carreaux de faïence (c'est toujours Mourtaza qui l'allume, Zouleikha n'a pas le droit d'y toucher). Au plafond, la kachaga de soie, d'une finesse de toile d'araignée, encadre la chambre comme un cadre précieux.

Dans la partie d'honneur – le « tour » –, sur un énorme lit de fer au dos de fonte torsadé, noyée dans les coussins bouffants, trône la vieille dame. Ses pieds chaussés de kota souples, couleur de lait, brodées de rubans de couleur, sont posés au sol. Sa tête, coiffée d'un long foulard blanc de vieille qui descend jusqu'à ses sourcils embroussaillés, s'élève, droite et ferme, sur son cou épais et mou. Ses pommettes hautes et larges soutiennent les fentes étroites des yeux, triangulaires sous ses paupières flasques, qui pendent vers le côté.

– J'aurais eu le temps de mourir, pendant que tu chauffais la bania, dit tranquillement sa belle-mère.

Sa bouche ridée, affaissée, ressemble à un vieux croupion d'oie, elle n'a presque plus de dents, mais elle articule précisément, distinctement.

«Toi, mourir? se dit Zouleikha en s'introduisant dans la chambre. Tu seras encore là à mon enterrement pour dire des horreurs sur moi.»

– Mais inutile d'espérer, j'ai prévu de vivre encore longtemps, continue la vieille. Elle repousse son chapelet de jaspé, trouve à tâtons sa canne noircie par l'âge. Mourtaza et moi, on vous survivra tous, on a des racines solides, et on pousse sur un bon arbre.

«Elle va reprendre son refrain sur mes racines pourries», soupire Zouleikha avec résignation, apportant à sa belle-mère sa longue yaga en poil de chien, son chapeau de fourrure et ses bottes de feutre.

– Pas comme toi, avec ton sang de navet. La vieille avance sa jambe osseuse, Zouleikha enlève avec précaution sa kota souple, qui semble faite de duvet, et lui met une haute botte de feutre rigide. Tu n'as jamais grandi, ton visage n'a rien donné. Peut-être, bien sûr, que dans ta jeunesse ton entrejambe était tapissé de miel, mais cet endroit ne s'est pas révélé très sain non plus, hein? Tu n'as su mettre au monde que des filles – et encore, aucune n'a survécu.

Zouleikha tire trop fort sur la deuxième kota, et la vieille crie de douleur.

– Vas-y doucement, fillette! Je dis la vérité, tu le sais bien. Ta race va s'éteindre, fille aux os maigres, elle s'achève. Et ce n'est que justice: la racine pourrie doit pourrir, tandis qu'une racine saine vivra.

La Goule s'appuie sur sa canne, se lève du lit et on voit qu'elle est plus grande que Zouleikha, d'une tête. Elle lève son menton large, qui ressemble à un sabot de cheval, dirige ses yeux blancs vers le plafond:

– Le Très-Haut m'a envoyé un songe à ce sujet.

Zouleikha met la yaga sur les épaules de la Goule, pose le bonnet de laine sur sa tête, enroule un châle moelleux autour de son cou.

Allah tout-puissant, encore un songe! Sa belle-mère ne faisait pas souvent de rêves, mais ceux qui lui venaient étaient prémonitoires: des visions étranges, parfois effrayantes, remplies d'allusions et de prédictions incomplètes. Le futur s'y reflétait,

mais son image restait floue et tordue, comme le reflet trouble d'un miroir déformant. Même la Goule ne parvenait pas toujours à comprendre leur signification. Quelques semaines ou mois plus tard, le mystère était immanquablement révélé: il se passait un événement, le plus souvent mauvais, parfois heureux, mais toujours important, qui répétait avec une précision perverse le tableau du rêve déjà presque oublié.

La vieille sorcière ne se trompait jamais. En 1915, juste après le mariage de son fils, elle rêva de Mourtaza qui errait entre des fleurs rouges. Personne ne comprit le sens de cette vision, mais bientôt un incendie éclata, le grenier à grain et la vieille bania brûlèrent entièrement – et la clé du songe était trouvée. Quelques mois plus tard, la vieille rêva d'une montagne de crânes jaunes avec des cornes, et prédit ainsi l'épidémie de fièvre aphteuse qui décima le bétail de Ioulbach. Pendant la décennie qui suivit, ses rêves furent presque tous tristes et effrayants: des chemisettes d'enfants qui flottaient, orphelines, sur la rivière, des berceaux coupés en deux, des poussins noyés de sang... Dans cet intervalle, Zouleikha donna naissance à quatre filles, qu'elle dut presque aussitôt enterrer. Il y eut aussi la vision épouvantable de la grande famine de 1921: sa belle-mère rêva d'un air noir de suie, dans lequel les gens nageaient comme dans l'eau, en se dissolvant lentement, perdant petit à petit leurs bras, jambes, têtes.

– Est-ce qu'on va encore suer longtemps ici? La vieille femme tape de sa canne avec impatience, et elle se dirige la première vers la porte. Tu veux me donner chaud avant de sortir, pour que je prenne froid dehors?!

Zouleikha éteint précipitamment les lampes et se dépêche de la suivre.

Sur le perron, la Goule s'arrête un instant. Elle ne descend pas seule dans la cour. Zouleikha met son bras sous celui de sa belle-mère – qui enfonce ses longs doigts noueux dans sa chair – et elle la conduit à la bania. Elles avancent lentement, posant avec précaution leurs pieds dans la neige mouvante – la tempête de neige ne s'est pas calmée, et le sentier disparaît à nouveau à demi sous la neige fraîche.

– C'est toi, bien sûr, qui as nettoyé la neige? ricane la Goule en grimaçant, dans le vestibule de la bania, en laissant Zouleikha lui ôter la yaga couverte de neige. Ça se voit bien.



Elle secoue sa tête, fait tomber son bonnet sur le sol (Zouleikha se précipite pour le ramasser), trouve à tâtons la porte et entre seule dans l'antichambre pour enlever ses vêtements.

La bania sent les feuilles de bouleau échaudées, le chanvre d'eau et le bois frais et humide. La Goule s'assied sur un banc long et large contre le mur et se tient immobile, muette : elle consent qu'on la déshabille. Zouleikha commence par défaire son foulard blanc aux lourdes perles de verre épais. Puis le gilet large, en velours, avec la fermeture brodée sur le ventre. Les colliers : une enfilade de corail, une de perles naturelles, une en perles de verre, et un pesant collier de pièces de monnaie noirci par l'âge. Le koulmek du dessus, épais. Celui du dessous, fin. Les bottes de feutre. Les chalvar – une couche, puis une autre. Les chaussettes en poil duveteux. Les chaussettes en laine. Les chaussettes en fil. Elle s'apprête à sortir les grandes boucles d'oreilles en demi-lune des lobes gros et ridés de sa belle-mère, mais celle-ci crie : « Pas question ! Tu serais capable de les perdre... Ou de dire que tu les as perdues... » Zouleikha décide de ne pas toucher les anneaux en métal jaune terne sur les doigts ridés et bosselés de la vieille.

Les habits de la Goule, posés soigneusement dans un ordre très strict, prennent tout le banc – d'un mur à l'autre. La vieille tâte attentivement chacun d'entre eux, serre les lèvres de mécontentement, rectifie une position, lisse un tissu. Zouleikha se déshabille rapidement, lance ses affaires dans le panier de linge sale à l'entrée et conduit sa belle-mère à l'étuve.

Dès qu'elle ouvre la porte, elles sont enveloppées par une vapeur d'air chaud, une odeur de pierres brûlantes et de tille étuvée. De l'humidité commence à leur couler sur le visage et le dos.

– Tu n'as même pas pris la peine de bien chauffer, la bania est à peine tiède... marmonne la vieille en se frottant les flancs. Elle se hisse sur le léouké du haut, s'y couche le visage tourné vers le plafond, ferme les yeux, attend de s'imprégner d'humidité.

Zouleikha s'assied devant les bassines et se met à remuer les gerbes de branches trempées.

– Tu les remues mal, continue de se plaindre la Goule. Je n'y vois rien, mais je sais que tu t'y prends mal. Tu te contentes

de les promener dans la bassine comme si tu mélangeais la soupe avec une cuillère, alors qu'il faut les pétrir comme une pâte... On se demande bien pourquoi Mourtaza t'a choisie, bonne à rien ! Personne ne peut se contenter toute sa vie d'un entrejambe parfumé de miel...

Zouleikha se met à genoux, commence à pétrir les branches. Son corps devient brûlant, son visage et sa poitrine se couvrent de sueur.

– Voilà, voilà, continue la voix grinçante en haut. Tu voulais me frapper avec des branches non pétries, paresseuse. Mais je ne te laisserai pas faire. Tu ne m'auras pas. Ni Mourtaza. Si Allah m'a donné une aussi longue vie, c'est bien pour me permettre de déjouer tes manigances... À part moi, qui pourrait défendre mon garçon ? Tu ne l'aimes pas, tu ne l'honores pas – tu fais seulement semblant. Tu es sournoise, froide, ton cœur est aussi stérile que tes entrailles. Je te sens, oui, je te sens bien...

Mais pas un mot de son rêve. La méchante vieille va la faire languir toute la soirée. Elle sait que Zouleikha se ronge, veut savoir. Elle prend plaisir à la tourmenter.

Zouleikha empoigne deux gerbes de branches d'où goutte une eau verdâtre et monte jusqu'au léouké de la Goule. Sa tête entre dans la couche épaisse d'air brûlant sous le plafond, commence à bourdonner. Des paillettes colorées dansent devant ses yeux, ondoient, tournoient.

La voici tout près, la Goule : elle est étendue d'un mur à l'autre comme un vaste paysage. Ses vieux os saillent telles des montagnes, entre lesquelles son corps centenaire s'égrène en collines bizarres ; sa peau flasque forme çà et là des éboulis figés. Et toute cette plaine accidentée, ravinée, plissée et mamelonnée, est parcourue de ruisseaux brillants de sueur...

Pour fouetter la Goule avec les branches de bouleau, il faut en tenir une gerbe dans chaque main, et impérativement commencer par le ventre. Zouleikha passe doucement les branches sur son ventre, préparant la peau, puis la fouette avec les deux gerbes en alternance. Des taches rouges apparaissent aussitôt sur le corps de la vieille, des feuilles noires de bouleau volent dans toutes les directions.

– Tu ne sais pas non plus fouetter correctement. Et ça fait des années que je t'explique comment faire... La Goule

élève la voix pour se faire entendre par-dessus les claquements cinglants et réguliers des branches sur la peau : Plus fort ! Vas-y, vas-y, poule mouillée ! Réchauffe mes vieux os !... Mets-y plus de fureur, paresseuse ! Fouette ton sang de navet, il en deviendra peut-être plus épais !... Comment peux-tu aimer ton mari la nuit, si tu es aussi faible, hein ? Mourtaza te quittera, te quittera pour une autre, qui pourra frapper et aimer plus fort !... Même moi, je peux frapper plus fort. Fouette-moi mieux – sinon je te frapperai moi ! Je t’attraperai par les cheveux et je te montrerai comment faire ! Je ne suis pas Mourtaza, je ne laisserai rien passer !... Où sont tes forces, poule mouillée ? Tu n’es pourtant pas encore morte ! Ou es-tu morte ? ! La vieille crie à présent à plein gosier, soulevant vers le plafond son visage déformé par la colère.

Zouleikha lève les bras et, de toutes ses forces, abat comme des haches les deux gerbes de branches sur le corps luisant dans la vapeur vibrante de chaleur. Les branches sifflent en fendant l’air ; la vieille tressaute sous les coups, son ventre et sa poitrine se couvrent de stries pourpres, où enflent des petits granules de sang sombres.

– Enfin, soupire la Goule d’une voix rauque, renversant sa tête sur la banquette.

Les yeux de Zouleikha se troublent ; elle descend du léouké, atterrit sur le sol visqueux et frais. Elle respire avec peine, ses mains tremblent.

– Lance un peu d’eau sur les pierres, et viens faire mon dos, commande la Goule, calme et parfaitement à son affaire.

Allah soit loué, la vieille préfère se laver en bas. Elle s’assied dans l’énorme bassine en bois remplie d’eau à ras bord, y trempe précautionneusement les longues poches flasques de ses seins, qui pendent jusqu’au nombril, et tend charitablement à Zouleikha ses bras, puis ses jambes. Zouleikha les frotte avec l’éponge de tille ramollie à l’eau chaude, et essuie les longues traînées de saleté sur le sol.

Au tour de la tête. Il faut défaire les deux tresses maigres de cheveux gris qui lui vont jusqu’aux hanches, les savonner, les rincer, sans accrocher les boucles en demi-lune qui pendent à ses oreilles, sans mettre d’eau sur ses yeux aveugles.

Après s’être rincée avec plusieurs seaux d’eau froide, la Goule est prête. Zouleikha la conduit dans l’antichambre et

commence à la frotter avec des serviettes, en se demandant si la vieille finira par lui révéler son mystérieux songe. Il ne fait aucun doute qu'elle a déjà tout raconté à son fils.

Soudain, la Goule enfonce douloureusement son doigt noueux dans le flanc de Zouleikha. Celle-ci crie de douleur et fait un pas de côté. La vieille enfonce à nouveau son doigt. Une troisième, une quatrième fois... Qu'est-ce qui lui prend? Aurait-elle trop pris la chaleur? Zouleikha se replie vers le mur.

Quelques instants plus tard, sa belle-mère recouvre son calme. De son geste habituel, elle avance une main exigeante, bougeant les doigts avec impatience; Zouleikha pose dans sa paume une cruche d'eau préparée à l'avance. La vieille boit avec avidité, des gouttes d'eau coulent dans les rides profondes aux coins de sa bouche, tombant vers le menton. Puis, levant le bras, elle lance avec force la cruche contre le mur. L'argile se brise avec fracas, les débris volent de tous les côtés, tandis qu'une flaque sombre coule sur les rondins.

Zouleikha bouge les lèvres dans une courte prière muette. Que lui arrive-t-il aujourd'hui, à la Goule, Allah tout-puissant?! Elle est déchaînée. Se pourrait-il qu'elle perde la tête, avec son grand âge? Zouleikha attend un instant. Puis elle s'approche avec précaution de sa belle-mère, et continue à l'habiller.

– Tu te tais, hé, prononce avec dédain la vieille en la laissant lui mettre une chemise de corps propre et ses chalvar. Tu te tais toujours, muette... Si quelqu'un s'était permis ça avec moi, je l'aurais tué.

Zouleikha se fige.

– Mais tu ne pourras pas. Ni frapper, ni tuer, ni aimer. Ta colère est trop profondément enfouie, elle ne sortira jamais, et sans colère, quelle vie est possible? Non, tu ne vivras jamais vraiment. En un mot: une poule mouillée...

«... Et ta vie est une vie de poule mouillée, continue la Goule, basculant avec un soupir béat vers le mur. Moi, j'ai eu une vraie vie. Et, même en devenant aveugle, et sourde, je suis toujours vivante, et j'aime ça. Toi, tu ne vis pas. C'est pour ça que je n'ai pas pitié de toi.

Zouleikha écoute, immobile, serrant les bottes de feutre de la vieille contre sa poitrine.

– Tu vas bientôt mourir, je l'ai vu dans mon rêve. Moi et Mourtaza, on restera ici, et trois féréchté de feu viendront

te prendre, et te conduiront tout droit en enfer. J'ai tout vu : comment ils te prenaient sous les bras, te jetaient sur un char, et te menaient à l'abîme. Moi, j'étais sur le seuil, je regardais. Et toi, tu te taisais encore, tu ne faisais que gémir doucement, comme Kioubelek, et tu roulais tes grands yeux ridiculement verts, tu me dévisageais bêtement. Les féréchtë riaient, te tenant solidement. Un coup de fouet, et la terre se fissurait, et de la fente sortaient de la fumée et des étincelles. Un deuxième coup de fouet, et vous avez foncé dedans, vous avez disparu dans cette fumée...

Les jambes de Zouleikha ne la soutiennent plus; elle fait tomber les bottes de ses mains, s'appuie contre le mur, glisse doucement au sol, sur le tapis fin, qui protège mal du froid.

– Peut-être que mon rêve ne se réalisera pas tout de suite. La Goule bâille longuement, avec délectation. Tu le sais bien : certains rêves se réalisent vite, d'autres seulement des mois plus tard, quand j'ai déjà commencé à les oublier...

Zouleikha finit tant bien que mal d'habiller la vieille – ses mains ne lui obéissent plus. La Goule s'en aperçoit, ricane méchamment. Puis elle s'assied sur le banc, s'appuyant fermement sur sa canne.

– Je ne veux pas que tu m'accompagnes à l'isba aujourd'hui. Peut-être qu'après ce que tu as entendu, tu vas perdre la raison. Qui sait ce qui peut te passer par la tête. Et moi, je dois vivre encore longtemps. Alors, appelle Mourtaza, qu'il m'accompagne, et qu'il me mette au lit.

Zouleikha, fermant bien sa pelisse sur son corps nu couvert de sueur, se traîne jusqu'à la maison, appelle son mari. Mourtaza accourt à la bania tête nue, sans prendre le temps d'ôter la neige collée à ses bottes de feutre.

– Que s'est-il passé, éni? Il court vers sa mère, prend ses mains dans les siennes.

– Je n'en peux plus... murmure la Goule d'une voix soudain faible, posant sa tête sur la poitrine de son fils. Je n'en peux plus...

– Quoi?! Quoi?! Mourtaza tombe à genoux et se met à palper sa tête, son cou, ses épaules.

D'une main tremblante, la vieille défait comme elle peut le ruban de son koulmek sur sa poitrine et tire sur le col. Dans l'ouverture de la chemise, sur le clair triangle de chair, se

dessine une tache pourpre avec de gros grains noirs de sang agglutiné. L'hématome s'étend au-delà de l'ouverture de la chemise, vers le bas, vers le ventre.

– Pourquoi? La Goule grimace, les coins de sa bouche s'arquent vers le menton, deux grosses larmes brillantes coulent de ses yeux et se perdent quelque part dans les petites rides tremblantes sur ses joues; elle tombe dans les bras de son fils, secouée de tremblements muets. Je ne lui avais pourtant rien fait...

Mourtaza saute sur ses jambes.

– Toi?! rugit-il sourdement, vrillant ses yeux sur Zouleikha tout en explorant de la main le mur autour de lui.

Sa main rencontre des bottes d'herbes séchées, des chapelets d'éponges. Il les arrache, les jette au loin. Enfin, sa paume trouve l'épais manche du balai; il l'empoigne fermement, lève le bras.

– Je ne l'ai pas frappée! chuchote Zouleikha d'une voix étranglée, reculant vers la fenêtre. Je ne l'ai jamais touchée, pas une fois! C'est elle qui m'a demandé...

– Mourtaza, mon fils, ne la frappe pas, aie pitié d'elle, retentit la voix tremblante de la Goule. Elle ne m'a pas épargnée, mais toi, épa...

Mourtaza lance le balai. Le manche heurte douloureusement Zouleikha à l'épaule, sa pelisse tombe sur le sol. Elle se débarrasse de ses bottes de feutre et file dans l'étuve sans demander son reste. La porte se ferme derrière elle, le verrou grince – son mari l'a enfermée depuis l'extérieur.

Appuyant son visage brûlant contre la petite fenêtre couverte de buée, Zouleikha voit, à travers le brouillard de neige dansante, les deux silhouettes hautes de son mari et sa belle-mère avancer vers la maison. Les fenêtres s'illuminer dans l'isba de la Goule, puis s'éteindre. Mourtaza revenir vers la bania d'un pas lourd.

Zouleikha s'empare de la grande puisette, l'enfonce dans le bac d'eau sur le poêle, d'où sortent de gros nuages de vapeur.

Le verrou grince à nouveau: Mourtaza est debout dans l'ouverture de la porte, vêtu d'une simple chemise de corps, brandissant à nouveau le balai. Il fait un pas en avant et referme la porte derrière lui.

Lance-lui l'eau bouillante ! Maintenant, n'attends pas ! Zouleikha, respirant précipitamment, tenant devant elle la pui-sette à bout de bras, fait un pas en arrière et se retrouve dos au mur, sent le renflement des épais rondins sur ses omoplates.

Mourtaza fait encore un pas en avant et, avec le manche du balai, arrache la puisette des mains de Zouleikha. Il s'approche, l'envoie valser d'une chiquenaude sur le léouké du bas – Zouleikha se fait mal aux genoux, s'allonge sur la banquette.

– Ne bouge pas, femme, dit Mourtaza.

Et il commence à la frapper.

Les coups de balai sur le dos ne font pas trop mal. C'est presque comme d'être fouettée avec les branches de bouleau. Zouleikha ne bouge pas, comme lui a ordonné son mari, se contente de tressaillir et d'enfoncer ses ongles dans le léouké à chaque coup – c'est pourquoi il ne la bat pas longtemps. Il se calme vite. Tout de même, on lui a donné un bon mari.

Puis elle le fouette avec les branches de bouleau et le lave. Quand Mourtaza sort dans l'antichambre pour se rafraîchir, elle lave le linge. Elle n'a déjà plus la force de se laver elle-même – sa fatigue s'est réveillée, pèse de tout son poids sur ses paupières, lui brouille la tête –, elle se contente de passer vaguement l'éponge sur ses flancs, de rincer ses cheveux. Il ne reste plus qu'à laver les sols de la bania – puis elle pourra dormir...

Petite, déjà, elle a pris l'habitude de laver les sols à genoux. « Il n'y a que les paresseuses pour se pencher ou pour s'accroupir », lui avait appris sa mère. Zouleikha ne se considère pas comme une paresseuse, et elle continue à frotter les lattes sombres et glaireuses en glissant dessus en saurien : le ventre et la poitrine contre le sol, sa tête lourde comme du plomb penchée bas, et son derrière relevé. La tête lui tourne.

L'étuve est bientôt lavée, et Zouleikha passe à l'antichambre : elle pend les tapis humides sur les kichté fixés juste sous le plafond – elle les laissera sécher ici, ramasse les tessons de la cruche brisée par la Goule, commence à astiquer les sols.

Mourtaza est toujours couché sur le banc – nu, enveloppé dans un linge blanc, il se repose. Sous le regard de son mari, Zouleikha travaille toujours mieux, avec plus d'application, plus vite : qu'il voie qu'elle n'est pas une mauvaise femme, même si elle n'a jamais grandi. Cette fois encore, rassemblant

ce qui lui reste de forces et s'étendant sur le sol, elle frotte éperdument son torchon sur les planches déjà propres – dans un sens, puis dans l'autre; des mèches de cheveux mouillés bougent en rythme, ses seins dénudés ondulent sur le plancher.

– Zouleikha, dit Mourtaza d'une voix basse, en regardant sa femme nue.

Elle se redresse, toujours à genoux, tenant son torchon à la main, mais elle n'a pas le temps de lever ses yeux lourds de fatigue. Son époux est déjà derrière elle, il la prend à bras-le-corps, la jette ventre contre le banc et s'abat de tout son poids sur elle, ahanant, le souffle rauque, il commence à la pousser sur les lattes dures, à la frictionner de son corps. Il veut aimer sa femme. Mais son corps ne veut pas – il ne sait plus obéir à ses désirs... Mourtaza finit par se relever, il s'habille. «Même ma chair ne te veut pas», lui lance-t-il sans la regarder, et il sort de la bania.

Zouleikha se redresse lentement. Elle a toujours son chiffon à la main. Elle finit de laver le sol. Elle étend le linge et les draps mouillés. S'habille, se traîne jusqu'à l'isba. Elle n'a pas la force de se désoler de la déception de Mourtaza. Elle pensera bien à la terrible prédiction de la Goule, mais demain, demain... Quand elle se réveillera...

Dans l'isba, la lumière est déjà éteinte. Mourtaza ne dort pas encore: elle l'entend respirer fort, avec énergie, dans sa partie, les lattes du siaké grincent sous son poids.

Zouleikha se rend à tâtons dans sa partie, sa main suit le flanc tiède et rugueux du poêle. Elle s'écroule sur son coffre sans se déshabiller.

– Zouleikha-a-a, l'appelle Mourtaza avec force. Sa voix est satisfaite, tendre.

Elle voudrait se lever, mais n'y parvient pas. Son corps s'étend, coule, se répand sur le coffre comme une gelée.

– Zouleikha!

Elle tombe au sol, se met à genoux devant le coffre, mais elle n'arrive pas à détacher sa tête du bois frais.

– Zouleikha, poule mouillée, viens ici, plus vite que ça!

Elle se lève lentement et, d'un pas vacillant, avance péniblement à l'appel de son époux. Elle monte sur le siaké.

Mourtaza, d'une main impatiente, baisse ses chalvar (en glapissant avec dépit: «Quelle paresseuse, tu ne t'es pas encore



déshabillée! »), la couche sur le dos, relève son koulmek. Sa respiration haletante se rapproche. Zouleikha sent sur son visage la longue barbe piquante de son époux, tout imprégnée de l'odeur de la bania et du froid. Les douleurs de son dos battu se réveillent sous le poids de Mourtaza, dont le corps a enfin répondu à son désir, et qui se dépêche de l'assouvir, avec avidité, fort, longuement, triomphalement...

Quand elle accomplit le devoir conjugal, Zouleikha se compare silencieusement à une baratte dans laquelle une paysanne, à l'aide d'une batte épaisse et dure, bat le beurre d'une main forte. Mais aujourd'hui, cette image ne parvient pas à percer l'épaisse couverture de fatigue. Sous le voile du sommeil, c'est à peine si elle perçoit les ahanements étouffés de son époux. Son corps est bercé par les secousses régulières comme par le cahotement régulier d'une charrette...

Mourtaza descend du corps de sa femme, essuyant de sa main sa nuque ruisselante de sueur et attendant que sa respiration se calme; son souffle est fatigué et satisfait.

– Va dans ta partie, femme, dit-il en poussant son corps immobile.

Il n'aime pas qu'elle dorme à côté de lui sur le siaké.

Zouleikha, sans même ouvrir les yeux, se traîne et finit par atterrir sur son coffre, mais ne s'en aperçoit pas: elle dort déjà profondément.



## ON FRAPPE À LA FENÊTRE

Je vais mourir ?

Dehors, le blizzard bleu sombre souffle et gronde. Zouleikha, à genoux, nettoie le caftan de Mourtaza avec une brosse de crin. Ce caftan est l'ornement principal de la maison : fait de feutre, tapissé de velours, exhalant une odeur corsée d'homme, il est immense, comme son propriétaire. Pendu à un épais clou de cuivre, ses manches somptueuses luisant dans la pénombre, il accorde à la fluette Zouleikha l'insigne permission de se traîner à ses pieds pour gratter les grosses gouttes de boue sur le bas.

Je vais bientôt mourir ?

La boue, à Kazan, est riche, grasse. Zouleikha ne connaît pas la ville ; elle n'est jamais sortie de Ioulbach, sauf pour aller à la forêt ou au cimetière. Elle voudrait bien voir Kazan. Mourtaza lui a promis de la prendre une fois ou l'autre avec lui. Elle n'ose pas lui rappeler sa promesse, et à chaque départ, elle se contente de lui lancer un long regard par en dessous tandis qu'il fait ses préparatifs. À chaque départ, il attelle Sandougatch, tape du talon contre les roues branlantes, et feint de ne pas voir sa prunelle.

Si je meurs, je ne verrai jamais Kazan ?

Zouleikha lance à Mourtaza un coup d'œil en coin. Il est assis sur le siaké et répare le collier d'attelage. Ses doigts aux

ongles bruns sont durs et forts comme les troncs de jeunes chênes ; ils introduisent habilement la sangle de cuir lisse dans l'attelle en bois. À peine rentré de la ville, il s'est mis au travail. Un bon mari, assurément.

Si je meurs, il se remariera vite ?

Mourtaza pousse un gromement de contentement : c'est prêt ! Il passe le collier du cheval à son cou, pour vérifier la solidité de la réparation. Sous le poids de l'attache, ses veines épaisses se gonflent. Oui, un tel homme se remariera, et très vite.

Mais si la Goule s'était trompée ?

La brosse de Zouleikha frotte à coups réguliers. Une, deux. Une, deux. Chamsia – Firouza. Khalida – Sabida. Sa première et sa deuxième fille. Sa troisième, sa quatrième. Elle égrène souvent ces noms, comme un chapelet. Leurs quatre morts ont été prédites par la Goule. Zouleikha apprenait de sa belle-mère en même temps sa grossesse et le décès inéluctable du nouveau-né. Quatre fois, elle a porté un fruit en son sein, avec dans son cœur l'espoir que, cette fois-ci au moins, la Goule se tromperait. Mais la vieille avait toujours raison. Toujours, et cette fois encore ?

Travaille, Zouleikha, travaille. Que disait maman ? « Le travail chasse le chagrin. » Oh, maman, mon chagrin n'obéit pas à tes dictons...

On frappe à la fenêtre, selon un code préétabli : trois coups rapides, deux lents. Elle sursaute. Est-ce qu'elle l'a imaginé ? Non, impossible de se tromper : c'est bien leur code. La brosse lui tombe des mains, roule sur le sol. Zouleikha lève les yeux, et rencontre le regard lourd de son époux. Allah saklasyn, Mourtaza, ça recommence ? !

Il enlève lentement le collier de son cou, met sa pelisse sur ses épaules, enfile ses bottes de feutre. La porte claque derrière lui.

Zouleikha se précipite à la fenêtre, fait fondre du doigt les lambeaux de givre sur le verre, colle son œil au trou. Voici Mourtaza qui entrouvre le portail, luttant avec la tempête de neige qui s'intensifie. Le mufle noir d'un cheval apparaît à travers les tourbillons de flocons blancs, un cavalier couvert de neige se penche de sa selle vers Mourtaza, lui chuchote quelque chose à l'oreille – et, l'instant d'après, disparaît à nouveau dans la tempête, comme s'il n'avait jamais existé. Mourtaza revient

vers la maison. Zouleikha se jette sur le sol, trouve à tâtons la brosse, enfouit son visage contre le bas du caftan. Une femme ne doit pas témoigner d'une curiosité exagérée, même en un tel instant. La porte mugit d'une voix traînante, laissant entrer l'air glacé du dehors. Les pas lourds de Mourtaza s'avancent lentement derrière son dos. Lents, harassés, comme ceux d'un condamné, ces pas n'annoncent rien de bon.

Elle s'est penchée en avant, la poitrine sur le sol froid, son visage contre le caftan moelleux. Elle respire à petites bouffées d'air, sans bruit. Elle écoute le feu crépiter fort dans le poêle. Après avoir attendu encore un peu, elle tourne la tête : Mourtaza est assis sur le siaké, dans sa pelisse et son chapeau de fourrure encore couverts de neige. Ses sourcils broussailleux, où les étincelles de gros flocons blancs s'éteignent lentement, se rejoignent à la racine de son nez. Une ride creuse une profonde rigole d'un bout à l'autre de son front, son regard est figé, mort. Zouleikha comprend que, oui, cela recommence.

Ô Allah, que se passera-t-il, cette fois ? Elle fronce les sourcils, pose son front soudain en sueur sur les lattes froides du plancher. Elle sent de l'humidité : de l'eau ? C'est la neige des bottes de Mourtaza qui a fondu, et qui s'écoule en ruisseaux sinueux sur le sol.

Zouleikha attrape un torchon et, s'avançant à genoux, collecte l'eau. Le haut de son crâne heurte les jambes de son mari, si dures qu'elles semblent en fer. Elle tapote le chiffon autour d'elle pour emprisonner l'eau, n'osant pas lever la tête. Une grosse botte de feutre piquante lui marche sur la main droite. Zouleikha essaie de la dégager, mais la botte, lourde comme une pierre, écrase ses doigts. Elle lève la tête. Les yeux jaunes de Mourtaza sont tout près d'elle. Les reflets du feu dansent dans ses pupilles grandes comme des cerises.

– Ils n'auront rien, murmure-t-il doucement. Cette fois-ci, je ne leur donnerai rien.

Sa respiration aigre brûle le visage de Zouleikha. Elle recule. Et sent que la deuxième botte vient emprisonner sa main gauche. Pourvu qu'il n'écrase pas ses doigts – comment pourra-t-elle travailler, sans doigts ?...

– Que va-t-il se passer, Mourtaza ? balbutie-t-elle d'un ton plaintif. Ils l'ont dit ? Que faut-il donner, cette fois ? Le grain ? Le bétail ?

– En quoi ça te regarde, femme? siffle-t-il en guise de réponse.

Il attrape ses tresses, les enroule sur ses poings. Les yeux de Zouleikha sont juste devant sa bouche brûlante. Dans les trous épais, bruns, entre ses dents, brillent de petits grumeaux de salive.

– Peut-être que le nouveau pouvoir n'a pas assez de femelles? Ils ont déjà pris le grain, le bétail aussi. S'ils veulent la terre, ils la prendront. Mais ils sont en manque de filles. Zouleikha reçoit des postillons de salive en plein visage. Les commissaires rouges n'ont personne à saillir.

Il enferme la tête de Zouleikha entre ses genoux. Oh, elles sont fortes, les jambes de son époux, même s'il a les cheveux gris.

– On nous ordonne de rassembler toutes les femelles, et de les livrer au président du soviet du village. Celui qui désobéirait, serait immédiatement envoyé au «*kalkhouze*». Pour toujours.

Zouleikha comprend enfin que son mari plaisante. Mais elle ne sait pas si elle doit sourire. En écoutant sa respiration hachée, lourde, elle se dit qu'il ne vaut mieux pas.

Mourtaza lâche la tête de Zouleikha. Il retire ses bottes de ses doigts. Il se relève, resserre sa pelisse.

– Cache la nourriture comme d'habitude, lui lance-t-il brièvement. Demain matin, on ira à la cachette.

Il prend le collier sur le siaké, sort.

Elle se dépêche d'attraper un jeu de clés sur un clou, saisit en passant une lampe à pétrole et se précipite dans la cour.

Ils n'avaient pas eu d'alerte depuis longtemps, et nombre d'entre eux s'étaient remis à conserver la nourriture comme par le passé, dans les sous-sols et les granges, sans rien cacher. À tort, visiblement.

Le grand cadenas ventru fermant la porte de la grange est couvert d'une boule de neige lisse. Zouleikha cherche le trou de serrure avec sa clé, la tourne une fois, deux. Le cadenas cède à contrecœur, ouvre la bouche.

La lueur faible de la lampe à pétrole éclaire les murs jaunes, en rondins bien lisses, et le plafond haut (avec le carré noir du passage vers la grange à foin), mais elle laisse dans les ténèbres les coins les plus éloignés. La grange est vaste, solidement

construite, conçue pour tenir cent ans, comme toutes les bâtisses de Mourtaza. Des outils de toutes sortes sont suspendus aux murs : des lames de faux et des serpes féroces, des scies et des râteaux dentus, de lourds rabots, des haches et des burins, des marteaux en bois au nez aplati, des fourches et des pieds-de-biche pointus. On y trouve aussi tout l'attirail du cheval : colliers vieux et neufs, brides en cuir, étriers (certains rouillés, d'autres brillant sous une couche de graisse fraîche), fers à cheval. Quelques roues en bois, une auge creusée dans un tronc, et un légume tout neuf, en cuivre, aux flancs brillants (merci, Mourtaza, de l'avoir ramené de la ville, il y a quelques années). Un berceau d'enfant tout fendillé pend au plafond. Une odeur de grains durcis par le gel et de viande froide épicée remplit l'espace.

Zouleikha se souvient d'un temps où les sacs rebondis, remplis à ras bord de grains, s'élevaient en tas jusqu'au plafond. Mourtaza déambulait entre eux, content, un sourire satisfait aux lèvres, et les recomptait inlassablement, passant une main un peu émue sur chaque sac, comme s'il touchait le corps d'une femme plantureuse. Alors qu'à présent...

Zouleikha pose la lampe sur le sol. Il y a moins de sacs que de doigts sur les mains. Et ils sont tous maigres, les flancs flasques, pendants. Ils avaient appris à répartir le grain d'un sac sur plusieurs sacs en 1919 déjà, quand était apparue à Ioulbach la *prodravioirstka*<sup>1</sup>, une inconnue qui d'année en année deviendrait plus effrayante, telle une albasty, plus gloutonne, telle un dev, plus insatiable, telle une jalmavyz. Il est difficile de cacher un sac bien rempli, et s'ils le trouvent, ils emporteront d'un coup tout le grain. Alors qu'il est plus facile de dissimuler plusieurs sacs à demi vides (chacun dans une cachette distincte), et on regrettera moins celui qui a été trouvé. Autre avantage : Zouleikha pouvait porter les sacs maigres sans l'aide de Mourtaza. Pas plus d'un à la fois, certes, mais elle y parvenait, les cachait toute seule, pendant qu'il faisait le tour du voisinage pour tenter de comprendre ce qui se passait.

Sans la tempête de neige, de nombreux villageois se seraient rendus dans la forêt, le soir venu. Là, sous une couche salvatrice de branches de sapin et de bois mort cassant, tout

---

1. Répartition (c'est-à-dire : réquisition) de la nourriture.

propriétaire prévoyant avait une cachette. Mourtaza avait la sienne. Mais impossible d'y aller, avec ce temps. Il ne restait plus qu'à espérer en la miséricorde des cieux. Si Allah le voulait, personne ne viendrait avant le matin.

Zouleikha commence à cacher le grain et la nourriture.

Elle enterre deux sacs dans la grange même (le trou, dans le sol en terre au pied du mur, les sert fidèlement depuis dix ans). Elle n'ose pas en dissimuler dans le fenil, c'est une cachette trop répandue. Elle range les sacs les plus précieux, marqués d'un trait blanc, qui contiennent le grain de semence, dans le double fond du bac à eau en acier de la bania.

Maintenant, il faut s'occuper de la viande. Les longs boyaux de cheval, ressemblant à des doigts ridés, copieusement garnis de viande rouge foncée, épicée, pendent en grappes du plafond. Oh, comme ils sentent fort ! Zouleikha aspire à pleines narines l'arôme âpre et salé du kzylyk. Il vaut mieux cacher le saucisson dans un endroit d'où on ne percevra pas son odeur. En été, elle aurait pu monter sur le toit et les poser en rangs réguliers sur les degrés en brique à l'intérieur de la cheminée. La viande n'en pâtirait pas, elle sentirait bon la fumée. Mais impossible, maintenant, d'y monter sans Mourtaza, le toit est couvert de glace. Il va falloir mettre le kzylyk dans l'isba, sous le plancher, cadenassé dans de gros coffres de fer, pour le protéger des rats.

Ensuite – les noisettes. Les billes dures roulent dans leur coquille et sonnent comme un millier de petits grelots de bois, tandis que Zouleikha traîne les longs sacs étroits de la grange à l'étable d'hiver, les cache au fond du râtelier, les recouvre de foin. Debout devant leur mangeoire, la vache et le cheval assistent avec indifférence à tout ce remue-ménage. Le poulain, sous le ventre de Sandougatch, coule des regards curieux à sa maîtresse.

Zouleikha sort le sel, les pois et la farine de carotte du sous-sol, les dispose sur une large étagère sous le toit des latrines, les recouvre de planches.

Elle monte au grenier le miel dans ses grands cadres de bois, emballé dans de fins chiffons sur lesquels il cristallise. Elle y cache aussi, sous les planches du plafond, l'oie salée, et le monceau de pâte de fruits pétrifiée par le gel.



Il ne lui reste plus qu'une chose à cacher : cinq dizaines de gros œufs de poule, qui luisent d'une blancheur délicate dans le foin souple, au fond de leur boîte en écorce de bouleau.

Peut-être qu'ils ne viendront pas ?

Les féroces visiteurs se sentent chez eux dans toutes les maisons ; ils s'emparent, sans demander la permission aux paysans, des dernières réserves de nourriture et – pire encore – des grains si minutieusement triés et conservés avec soin pour les semailles du printemps. Ils sont prêts, sans la moindre hésitation, à rouer de coups, transpercer de leur baïonnette ou abattre toute personne qui se mettrait en travers de leur chemin.

En quatorze années d'alertes, Zouleikha, se cachant chaque fois de ces intrus dans la partie des femmes, a pu observer entre les plis du tcharchau de nombreux visages : des mal rasés et des très soignés, tannés par le grand air ou d'une pâleur aristocratique, arborant des sourires carnassiers ou des mines compassées, commentant allégrement en tatar, russe, ukrainien, ou parfois se taisant d'un air maussade devant ces vérités terrifiantes tracées à l'aide de lettres régulières et carrées, sur leurs papiers fins, aux pliures un peu usées, qu'ils brandissaient à tout propos sous le nez de Mourtaza.

Ces visages avaient de nombreux noms, plus incompréhensibles et plus effrayants les uns que les autres : monopole céréalier, répartition de la nourriture, réquisition, impôt sur la nourriture, bolcheviks, détachements de ravitaillement, Armée rouge, pouvoir des soviets, Tcheka, komsomols, Guépéou, communistes, délégués...

Zouleikha avait de la peine à prononcer ces longs mots russes, dont elle ne comprenait pas le sens, et en elle-même elle appelait tous ces gens : la Horde rouge. Son père lui avait raconté de nombreuses histoires sur la Horde d'Or, dont les émissaires cruels, aux yeux bridés, récoltaient le tribut dans leur région il y a quelques centaines d'années pour le ramener à leur féroce suzerain – Gengis Khan, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Les émissaires de la Horde rouge récoltaient également le tribut. Mais Zouleikha ne savait pas à qui ils l'apportaient.

Au début, ils ne prenaient que le blé. Puis ils réquisitionnèrent aussi les pommes de terre et la viande. Et pendant la

grande famine, en 1921, ils commencèrent à emporter toutes les provisions, sans rien leur laisser. Et la volaille. Et le bétail. Et tout ce qu'ils trouvaient chez eux. C'est à cette époque que Zouleikha avait appris à répartir les grains dans plusieurs sacs.

Ils n'étaient plus venus depuis longtemps, Ioulbach avait retrouvé son calme. À l'époque qui portait le drôle de nom de «NEP», les paysans avaient pu tranquillement travailler la terre, on les autorisait à employer des journaliers. Il semblait que la vie, qui avait fait un énorme cahot, retrouvait son cours normal. L'année précédente, le pouvoir des soviets avait soudain pris une forme que tous les paysans connaissaient, et qui ne les effrayait donc pas : le nouveau président du soviet du village était l'ancien journalier Mansour Chigaboutdinov, qui était venu, il y a longtemps, d'un autre canton<sup>1</sup> avec sa vieille mère et vivait seul avec elle – les mauvaises langues disaient en plaisantant qu'il avait été incapable, de toute sa vie, d'amasser un kalyam suffisant pour se fiancer correctement ; derrière son dos, on l'appelait Mansourka-Pot-de-colle. Mansourka avait convaincu quelques hommes de rejoindre sa «*cérule*» au Parti ; il les voyait le soir, discutait avec eux d'on ne sait quoi. Il organisait des réunions où il appelait avec véhémence les paysans à rejoindre une organisation qui portait le nom bizarre et effrayant de «*kalkhouze*», mais on ne l'écoutait guère – seuls des hommes aussi pauvres que lui se rendaient à ses réunions.

Et voilà que ça recommence : on est venu frapper à la fenêtre, en pleine nuit, selon le code établi, et ces coups ont résonné comme le battement nerveux d'un cœur malade. Zouleikha regarde dehors : la lumière est allumée dans les maisons voisines, Ioulbach ne dort pas, il se prépare à l'arrivée des visiteurs indésirables...

Où cacher ces œufs ? ! S'ils restent au froid, ils éclateront, impossible de les mettre au grenier, dans le foin ou à la bania. Il faut trouver un endroit chaud. Elle ne peut pas les mettre non plus dans la partie des hommes – les émissaires de la Horde rouge vont tout retourner là-bas, comme ils l'ont fait souvent. La partie des femmes ? Ces misérables n'hésiteront pas à la fouiller également. Mais chez la Goule ? Les intrus

---

1. Jusqu'au milieu des années 1930, la République socialiste soviétique autonome tatare était divisée en cantons. (*Note de l'éditeur.*)

se sentaient souvent mal à l'aise quand il s'agissait d'affronter le regard sévère de la vieille aveugle, et les fouilles dans l'isba de sa belle-mère étaient généralement plus courtes, plus sommaires.

Zouleikha soulève la lourde boîte avec précaution et se hâte en direction de l'isba. Elle n'a pas le temps, aujourd'hui, de taper et taper du pied devant la porte de sa belle-mère pour lui demander la permission d'entrer; elle entrouvre la porte, jette un œil à l'intérieur. La Goule dort, ronflant profondément, son double menton levé vers le plafond où trois taches de lumière ajourées s'épanouissent comme trois fleurs fantastiques: ce sont les lampes à pétrole, allumées au cas où Mourtaza viendrait le soir voir sa mère. Zouleikha passe le gros rondin du seuil et se glisse derrière le poêle.

Quel excellent poêle, que le poêle de sa belle-mère! Grand comme une maison, couvert de carreaux de faïence lisses, qu'on dirait faits en verre (même du côté des femmes!), avec deux fourneaux profonds qu'on n'utilise jamais – l'un pour cuire la nourriture, le deuxième pour chauffer l'eau – si Zouleikha pouvait en avoir de pareils! Elle doit se débrouiller depuis toujours avec un seul. Elle pose la boîte sur une marche, soulève le couvercle du fourneau. Elle va poser les œufs sur le fond, les recouvrir de foin – et courir chez elle, personne ne s'apercevra de rien...

Quand elle s'apprête à mettre le dernier œuf, la porte de l'isba s'ouvre en grinçant. Un pas lourd passe le seuil, les lattes gémissent sous son poids. Mourtaza! De saisissement, Zouleikha ferme son poing – la coquille de l'œuf craque imperceptiblement, et un liquide froid et visqueux goutte lentement entre ses doigts. Son cœur devient aussi mou et visqueux que l'œuf brisé, il glisse entre ses côtes vers le bas, vers son ventre noué.

Doit-elle sortir? Reconnaître qu'elle s'est introduite chez sa belle-mère sans demander la permission? S'excuser d'avoir cassé un œuf?

– Éni, dit la voix basse de Mourtaza. Maman.

Le ronflement de la vieille s'étrangle aussitôt, s'interrompt. Le sommier du lit gémit longuement – la Goule soulève son grand corps, comme pour répondre à l'appel de son fils.

– Janym, prononce-t-elle d’une voix faible, un peu rauque au réveil. Mon cœur. C’est toi?

Le bruit du corps lourd de la vieille qui s’assied et le profond soupir de Mourtaza sont suivis d’un long silence.

Retenant son souffle, Zouleikha essuie avec précaution sa main à l’angle du fourneau. Tout en étreignant le poêle, se figeant après chaque pas silencieux, elle avance un peu, appuie sa joue contre les carreaux tièdes, entrouvre de l’index les plis du tcharchau. Maintenant, elle les voit bien entre la fente du rideau, la mère et le fils: la Goule est assise sur le lit, le dos très droit, comme toujours, les pieds sur le sol; Mourtaza est à genoux devant elle, sa tête rasée, avec des brillances poivre et sel, est fourrée contre le ventre de sa mère, il enlace avec force son corps épais. Zouleikha n’a jamais vu Mourtaza à genoux. Si elle se montrait à présent, il ne le lui pardonnerait jamais.

– Oulym, dit la Goule, brisant le silence. Mon fils. Il t’est arrivé quelque chose.

– Oui, éni. Mourtaza parle sans détacher son visage du ventre de sa mère, et sa voix est étouffée, comme si elle sortait de sous un coussin. Depuis longtemps. Si tu savais ce qui se passe chez nous...

– Raconte tout à ta vieille mère, Mourtaza, mon garçon. J’ai beau ne pas entendre, ne pas voir, je peux tout sentir, et je saurai te consoler. La Goule caresse le dos de son fils en gestes amples et tranquilles, comme on caresse et calme les étalons excités après une course.

– Comment faire pour vivre, maman? Comment faire?! Mourtaza frotte son front contre le genou de sa mère, s’enfonçant un peu plus dans son corps. Ils nous dévalisent, encore et encore. Ils prennent tout. Quand on n’a plus rien, qu’on est prêts à crever, ils nous laissent souffler un peu. Mais il suffit qu’on se remette, qu’on relève la tête, pour qu’ils recommencent à nous dévaliser. Je suis à bout de forces, et mon cœur est à bout de patience!

– La vie est une route difficile, oulym. Longue et difficile. Parfois, on aimerait s’asseoir sur le bas-côté et allonger les jambes – laisser tout passer, que tout aille au diable. Assieds-toi, allonge les jambes, c’est permis! C’est bien pour cela que tu es venu me trouver. Assieds-toi près de moi, repose-toi, reprends ton souffle.

La vieille femme parle lentement, d'un ton traînant, comme si elle chantait ou disait une prière au rythme du balancier de l'horloge murale.

– Après, tu te lèveras et tu reprendras ton chemin. Mais maintenant, je sens à quel point tu es fatigué, mon chéri, comme tu es épuisé.

– Aujourd'hui, on m'a confié que quelque chose se préparait à nouveau. C'est à n'en plus vouloir se réveiller le matin. Les gens se disent: «Ils vont nous enlever notre terre, ou le bétail, ou les deux à la fois. On a caché les semences, mais à quoi bon si on nous prend la terre?» Où pourrais-je semer? dans le potager?! Je peux bien mourir, mais je ne lâcherai rien – ils n'auront rien! Ils peuvent bien m'inscrire comme koulak, je ne donnerai rien! C'est à moi! Il tape du poing contre l'arête du lit, qui rend un cri métallique et plaintif.

– Tu trouveras quelque chose, je le sais. Maintenant, tu vas rester avec moi, me parler, et après tu trouveras quelque chose. Tu es fort, Mourtaza, mon garçon. Fort et intelligent, comme je l'ai été. La voix de la vieille se fait plus chaude, plus jeune. Aaah, j'étais si... Ton père, dès qu'il m'a vue, s'est mis à baver jusqu'à la ceinture, et a oublié d'essuyer sa bave, tant il avait hâte de me chevaucher. Vous, les hommes, vous êtes comme des moutons: dès que vous voyez quelqu'un de plus fort que vous, vous voulez immédiatement le pousser, le fouler, le vaincre. Quels imbéciles vous faites!

Elle sourit, le réseau de rides sur son visage tremble, bouge sous la lumière douce, jaunâtre, des lampes à pétrole. La respiration de Mourtaza se fait plus égale, plus calme.

– Je lui ai dit: «Tu t'attaques à plus fort que toi, avec tes jambes grêles, tu vas t'y casser les dents!» Il m'a répondu: «J'ai beaucoup de dents.» Et moi: «La vie est longue, tu n'en auras peut-être pas assez – prends garde!» Bien sûr, je n'ai fait qu'exciter son désir...

La Goule part d'un rire sourd, qui ressemble à une toux.

«Cet été-là, quand on jouait à kyz-kouou, Chakirzian a passé son temps à me poursuivre, comme un chien trotte derrière une chienne en chaleur. J'avais le plus beau tablier de Ioulbach pour le kyz-kouou: de velours noir, avec des fleurs en perles (j'avais passé tout l'hiver à le broder!). Et sur la poitrine... La vieille femme appuie sa main noueuse, aux longs doigts, sur

sa poitrine flasque. Un collier de pièces de monnaie sur deux rangs. Mon père m'avait donné son argamak de trois ans : je sautais sur la selle, mon collier de pièces sonnait – un son tendre et troublant –, tous les garçons avaient les yeux rivés sur moi. Oï-ïa-a-a... Chakirzian se lançait à ma poursuite, bientôt sa jument était en sueur, lui déjà rouge de colère – mais pas moyen de me rattraper.

« Dès que j'apercevais, au loin, le bosquet de noisetiers, je retenais un peu mon argamak, comme si je me rendais. Ton père se réjouissait déjà – il galopait comme un fou, pensant qu'il allait me rattraper. Mais, juste devant le bouquet de noisetiers, hop ! je serrais les talons, mon argamak filait comme une flèche, Chakirzian n'attrapait que de la poussière au visage. Le temps qu'il éternue, j'étais déjà vers les noisetiers, je m'étais retournée, sortant la kamtcha de mes bottes : à mon tour, maintenant ! La kamtcha était solide, tressée, et j'avais encore pris bien soin de faire un nœud au bout, pour qu'elle fasse plus mal en fouettant. Je le rattrapais, et je le fouettais aussi fort que je le pouvais. Pour qui n'a pas su rattraper la jeune fille, c'est la punition ! Je me moquais, je criais tout mon saoul... Il n'a jamais pu me rattraper, pas une fois !

La Goule essuie, du dos de sa main, les larmes qui lui perlent aux yeux.

– Oh, il en a subi, cet été-là ! Il s'en est vengé toute sa vie : il me cognait dur, souvent, et aussi avec la kamtcha. Il faisait au bout un nœud grand comme un poing, et me frappait comme avec un gourdin. Moi, je lui riaais à la face : « Quoi, tu ne fais que répéter après moi ? Tu n'es pas capable d'imaginer quelque chose tout seul ? » Il s'énervait encore plus, me fouettait plus fort, s'essoufflant, se tenant au cœur... Il n'a jamais pu me soumettre. Et où est-il, à présent ? Voilà déjà un demi-siècle qu'il pourrit sous terre. Moi, j'ai déjà vécu deux fois sa vie, et je commence une troisième. La force, elle nous est donnée d'en haut.

La Goule ferme à demi ses orbites blanches.

– Tu es comme moi, mon fils, mon cœur. Mon sang coule dans tes veines. Tu as mes os sous ta chair. Elle caresse les cheveux gris qui repoussent sur la tête rasée de son fils. Et tu as ma force : féroce, invincible.

– Maman, maman... Mourtaza étreint le corps de sa mère, fort, avec avidité, comme les combattants de kerech étreignent leur adversaire, ou l'amoureux le corps de la femme désirée.

– Dès que je t'ai vu – ton corps était rouge, tes doigts fripés, tes yeux encore aveugles –, j'ai compris que tu étais mien. Que tu n'étais à personne d'autre, mais de mon sang uniquement. J'avais donné naissance à dix enfants pour mon époux, mais le dernier serait pour moi. Ce n'est pas un hasard si le cordon qui nous unissait était épais comme une main. Ta grand-mère l'a coupé à grand-peine avec son couteau. Elle disait: « Ton fils ne veut pas être séparé de toi. » Et c'était vrai: tu as commencé à téter mon sein, tu t'es accroché à lui aussi fort qu'une tique. Et tu refusais de t'en éloigner: pendant trois ans tu as bu mon lait comme un veau, mes seins n'étaient plus que des sacs vides. Et tu dormais avec moi: tu étais déjà grand, lourd, tu dormais bras et jambes écartés sur le siaké, mais toujours la main sur ma poitrine, pour qu'elle reste à ta portée. Tu ne laissais pas Chakirzian s'approcher de moi; tu criais comme un fou. Lui s'énervait, il était jaloux. Mais comment aurait-il pu te nourrir pendant la famine, si je n'avais pas eu de lait?!

– Éni, éni... répète Mourtaza d'une voix sourde.

– C'était une époque terrible. Tu avais déjà trois ans, tu voulais manger comme un grand. Tu tétais tout ce que tu trouvais dans ma poitrine, mais combien y en avait-il, de ce lait maigre? Pas de quoi calmer ta faim! Et tu l'écrasais, ce sein, tu le déchirais avec tes dents: J'en veux encore, encore. Mais il n'y avait plus rien. Et tu demandais du pain: Donne. Du pain, vraiment! À la fin de l'été, on avait déjà mangé toute la paille des toits, on avait attrapé toutes les sauterelles de la région, la moindre arroche était considérée comme une trouvaille, un délice. Mais où en trouver encore, des arroches? Les gens devenaient fous, erraient comme des chourale dans la forêt, arrachant l'écorce des arbres avec les dents. Chakirzian était parti au printemps chercher du travail en ville, et j'étais seule avec vous quatre. Toi, tu pouvais au moins téter, mais les grands n'avaient absolument rien...

Mourtaza grogne quelque chose d'incompréhensible, se serrant encore plus contre sa mère. La Goule prend sa tête entre ses mains, la lève et plante avec une expression sévère ses yeux aveugles dans le visage de son fils.

– Je t’interdis même d’y penser, tu m’entends! Je te l’ai déjà répété mille fois, et je peux te le dire encore une mille et unième fois: je ne les ai pas tués. Ils sont morts tout seuls. De faim.

Mourtaza se tait, on entend seulement sa respiration, forte, sifflante.

– Je ne leur donnais pas mon lait, ça, c’est vrai. Tout ce que j’avais dans mes seins, jusqu’à la dernière goutte, était pour toi. Au début, ils ont essayé de se battre – de t’écarter de ma poitrine par la force. Ils étaient plus forts que toi. Mais moi, j’étais plus forte qu’eux. Et je ne les ai pas laissés te déposséder. Puis leurs forces ont décliné, et tu es devenu le plus fort. Et ils sont morts. C’est tout. Il n’y a rien eu de plus.

La Goule lève son menton vers son nez, bousculant les rides sur son visage, couvre ses orbites d’une main un peu tremblante – la lumière des lampes à pétrole se reflète d’un feu pâle dans ses bagues en or.

– Et, tu m’entends, fils? Nous ne les avons pas mangés. Nous les avons enterrés. Seuls, sans mollah, la nuit. Tu étais petit, tu as tout simplement oublié. Et je n’en peux plus de t’expliquer que, s’il n’y a pas de tombe, c’est que cet été-là, on enterrait sans marquer l’endroit. Les cimetières étaient remplis de cannibales, dès qu’ils voyaient une tombe fraîche, ils l’ouvraient pour dévorer le mort. Alors crois-moi, crois-moi enfin, cinquante ans plus tard. Ceux qui ont répandu ces ignobles rumeurs sur toi et moi sont depuis longtemps retournés à la terre. Alors que nous deux, nous sommes vivants. Et ce n’est pas en vain qu’Allah nous fait cet honneur, non?

– Maman, maman. Mourtaza attrape sa main levée, et la couvre de baisers.

– Ah, là... La Goule se penche vers son fils et le recouvre de son corps, de sa tête, de ses bras. Ses deux tresses maigres de cheveux blancs coulent sur le dos de Mourtaza, tombent jusqu’au sol. Tu es le plus fort, Mourtaza. Personne ne pourra te vaincre, te soumettre. Et mon rêve, hier, le disait aussi, tu le sais. Si quelqu’un doit quitter cette maison ou ce monde, ce n’est pas toi. Ta femme à petites dents n’a pas été capable de te donner un fils, et partira bientôt pour les enfers. Mais toi, tu es si jeune – tu pourras perpétuer ton sang. Tu auras un fils. Ne crains rien. Nous resterons, toi et moi, dans cette maison,



mon chéri, et vivrons encore longtemps. Toi, parce que tu es jeune. Et moi, parce que je ne pourrai pas te laisser seul.

On entend distinctement les battements lents, inexorables, du cœur mécanique, un peu grinçant, de l'immense horloge de parquet.

– Merci, maman. Mourtaza, toujours à genoux, se relève lourdement. J'y vais.

Il caresse le visage, les cheveux de sa mère. Il la couche dans son lit, tape les oreillers, la couvre de sa couverture. Il l'embrasse sur les bras: aux poignets, puis aux coudes. Il éteint les mèches, et l'obscurité gagne la chambre. La porte claque derrière lui.

La vieille femme se met bientôt à ronfler légèrement, gagnée par le sommeil sur sa couche somptueuse d'édredons légers et de couvertures, et regagne doucement l'illusoire pays des songes.

Zouleikha serre contre sa poitrine sa main encore semée d'éclats collants de coquille d'œuf, s'approche sans bruit de la sortie et se glisse à l'extérieur de l'isba de sa belle-mère.

Mourtaza est accroupi devant le poêle et, morose, débite du petit bois. Le reflet des flammes jaunes court sur la lame de la hache: en bas, en haut, en bas, en haut. Zouleikha, se dandinant comme une oie, marche sur les précieuses lattes au-dessus des cachettes remplies de provisions: est-ce qu'elles ne grincent pas trop?

– Arrête.

La voix de son époux est rauque, comme brisée.

Zouleikha, effrayée, se penche vers les coffres posés l'un contre l'autre sous la fenêtre et, d'une main fébrile, ajuste le kaplau de dentelles (seuls les invités, et son époux, bien sûr, ont l'autorisation de s'asseoir sur les nappes). Oh, qu'il est fâché aujourd'hui, colérique – comme s'il était possédé par un djinn. Il a beau être allé voir sa mère, il ne s'est pas calmé. Il attend la Horde rouge. Il a peur.

– En onze ans, ils ont eu le temps d'étudier toutes nos cachettes. La hache de Mourtaza entre dans la bûche comme dans du beurre. Si l'envie les prend, ils démonteront toute la maison pour trouver ce qu'il leur faut.

Le tas de copeaux blancs ne cesse de grandir à côté de Mourtaza. Que va-t-il faire d'autant de petit bois? Il y en a déjà plus qu'il n'en faut pour une semaine entière.

– Il ne reste plus qu'à deviner s'ils veulent prendre la vache ou le cheval. Mourtaza lève le bras d'un geste ample, et abat de toutes ses forces la hache dans le billot.

– Il faudra bientôt labourer, soupire timidement Zouleikha. Il vaudrait mieux qu'ils prennent la vache.

– La vache?! crie son mari, comme s'il s'était brûlé.

Sa respiration est hachée, dense, sifflante. Il respire comme un taureau qui s'apprête à se jeter sur un rival. Sans se redresser, Mourtaza se précipite dans la direction de Zouleikha. Effrayée, elle esquivé. Allah saklasyn... De son épaule puissante, Mourtaza déplace les coffres – aussi facilement que s'ils étaient en carton. Ses ongles arrachent la latte qui gémit. Il introduit son bras jusqu'au coude dans le trou noir qui exhale un froid humide, en sort un coffret plat en métal. Le couvercle glacé par le froid grince faiblement. Mourtaza enfourne précipitamment dans sa bouche une longue virgule de saucisson de cheval qu'il mâche avec hargne.

– Je ne le leur donnerai pas, grogne-t-il la bouche pleine. Cette fois-ci, ils n'auront rien. Je suis fort.

L'arôme de viande de cheval se répand dans la chambre. Zouleikha sent sa bouche se remplir d'une salive sucrée. Elle n'a pas mangé de kzylyk depuis une année. Elle prend sur un renforcement du poêle un morceau de pain frais et le tend à son époux: Mange avec du pain. Celui-ci secoue la tête. Ses mâchoires travaillent vite, fort, comme les meules d'un moulin. On entend les boyaux de cheval élastiques craquer sous ses dents solides. Des fils brillants de salive tombent de sa bouche ouverte sur les manches de son koulmek d'homme.

Mourtaza, sans enlever le saucisson de sa bouche, fouille de sa main les coins du coffre. Il en sort un pain de sucre, dont la blancheur brille doucement dans la pénombre, et le frappe de toutes ses forces avec le dos de la hache – un gros morceau de sucre se détache avec des étincelles bleutées –, puis il ouvre un autre coffre, et en retire un flacon à facettes: c'est de la mort-aux-rats, qu'il a ramenée l'an passé de Kazan. Il en asperge le morceau de sucre.

– Tu as compris, femme? dit-il en riant aux éclats.

Zouleikha, terrifiée, recule vers le mur. Mourtaza pose le sucre dégoulinant de longues gouttes épaisses devant la fenêtre, essuie ses mains mouillées sur son ventre. Il contemple un instant son œuvre, puis lève la tête avec sa bouche pleine de kzylyk.

– S'ils viennent prendre le bétail quand je ne suis pas là, tu en donneras à la vache et au cheval. Tu as compris?

Zouleikha fait un petit signe d'assentiment, plaquant les épaules contre les rondins du mur.

– Tu as compris?! Mourtaza, qui n'a pas entendu de réponse, la saisit par les tresses et pousse son visage devant la fenêtre, là où sèche, dans une flaque à l'odeur amère, le sucre, qui, de près, ressemble à un gros morceau de glace un peu fondu dans la pièce tiède.

– Oui, Mourtaza! Oui!

Il la lâche, rit de contentement. Assis sur le sol, il coupe des morceaux de kzylyk avec sa hache, et s'en remplit la bouche.

– Ce n'est rien... grommelle-t-il entre deux mâchonnements. Je ne leur donnerai rien... Je suis fort... Personne ne peut me vaincre, me soumettre...

Allah, voici ce que la peur fait à mon époux... Zouleikha, regardant autour d'elle avec crainte, s'empresse de ranger le flacon avec sa mort liquide. Elle remet la latte en place, pousse les coffres dessus. Elle est en train de lisser les plis du kaplau en dentelles sur la pyramide de coffres à nouveau soigneusement rangée à sa place habituelle (comme s'il ne s'était rien passé), quand la vitre de la fenêtre vole en éclats. Un objet petit et lourd, lancé depuis le dehors, tombe sourdement sur le sol.

Zouleikha se retourne. Sur la fenêtre, un gros trou forme une étoile sombre, par laquelle s'introduit lentement une neige floconneuse. Des petits bris de verre continuent à tomber au sol avec un tintement doux.

Mourtaza est assis par terre, la bouche pleine. Entre ses deux jambes écartées, il y a un caillou, enveloppé dans un épais papier blanc. Continuant à mâcher d'un air ébahi, Mourtaza déplie le papier. C'est une affiche: un immense tracteur noir écrase de ses grosses roues dentues des petits hommes à l'aspect repoussant qui partent dans toutes les directions, comme des cafards. L'un d'eux, qui ressemble beaucoup à Mourtaza, est debout, l'air effrayé, essayant de piquer l'engin d'acier avec

une fourche en bois toute tordue. De lourdes lettres carrées tombent du ciel: «Liquidons les koulaks en tant que classe!» Zouleikha ne sait pas lire, et d'autant moins le russe. Mais elle comprend que le tracteur noir s'apprête à écraser le minuscule Mourtaza avec sa fourche ridicule.

Mourtaza crache le reste de saucisson sur le siaké. Il essuie minutieusement ses mains et ses lèvres sur l'affiche froissée qu'il lance dans le poêle – le tracteur et les petits hommes repoussants se tordent sous les langues orange des flammes, en une minute ils sont réduits en cendres –, puis saisit sa hache et se rue hors de l'isba.

Allah tout-puissant, qu'il soit fait selon Ta volonté! Zouleikha penche sa tête contre la fenêtre zébrée de longues fissures. Mourtaza bondit dans la cour, son koulmek ouvert sur la poitrine, tête nue. Il regarde autour de lui, menaçant de sa hache la neige qui tombe toujours plus dru. Il n'y a personne, qu'Allah en soit remercié. Mourtaza aurait tué l'intrus à coups de hache, commettant un péché.

Zouleikha s'assied sur le siaké, exposant son visage brûlant aux rafales de vent qui passent par la fenêtre brisée. Ce genre de manigances ne peut venir que du Pot-de-colle et de ses va-nu-pieds de la «*cérule*» du Parti. Ils sont venus plusieurs fois dans chaque maison, cherchant à persuader les villageois d'entrer dans le «*kalkhouze*», se fâchant avec tout le monde. Ils avaient mis des affiches partout dans Ioulbach. Mais ils n'avaient encore jamais osé briser des vitres. Maintenant, ça y est. Ils savent, sans doute, que quelque chose se prépare. Que le chaïtane les emporte! Il va falloir aller au village voisin pour acheter une nouvelle vitre. Quelle dépense! Et l'isba aura le temps de refroidir complètement pendant la nuit... Mourtaza n'a pas réapparu. Pourvu qu'il ne prenne pas froid dans la tempête de neige, sans pelisse. Il est vraiment possédé par un djinn...

Une idée soudaine, effrayante, fait sursauter Zouleikha. Elle court de toutes ses forces dans l'entrée, ouvre la porte sur le perron.

Mourtaza et Kioubelek se tiennent au milieu de la cour, front contre front. Il caresse doucement la tête bouclée de la vache, qui repose, confiante, contre son visage. Puis il sort sa hache et, avec le dos de l'outil, lui assène un coup violent

entre ses yeux humides aux longs cils. La vache tombe au sol dans un profond soupir, soulevant un épais nuage de neige.

Zouleikha pousse un cri perçant et dévale les marches du perron, vers Mourtaza. Celui-ci, sans la regarder, l'écarte d'un coup de poing. Elle tombe sur le dos – ses côtes heurtent les marches.

La hache siffle. Un liquide chaud gicle Zouleikha au visage : du sang. Mourtaza manie sa hache rapidement, puissamment, sans s'arrêter. La lame s'enfonce avec un gémissement monotone dans la chair encore chaude. L'air chuinte en sortant des poumons de Kioubelek. Le sang jaillit en gargouillant. Une vapeur dense et rose enveloppe le corps immobile, qui se divise rapidement en morceaux de viande.

– Prenez ça ! Pour la réquisition de 1916 ! Mourtaza coupe les os facilement, comme s'il s'agissait de petit bois. Le ravitaillement de l'armée en 1918 ! 1919 ! 1920 ! Le stockage ! L'impôt alimentaire ! Les excédents céréaliers ! Prenez ! Si ! Vous ! Pouvez !

À la porte de l'étable, Sandougatch se cabre, hennissant éperdument, battant l'air de ses lourds sabots, les yeux fous, révoltés. Le poulain s'agite sous les jambes de sa mère.

Mourtaza se retourne vers la jument : son koulmek est rouge, le col ouvert laisse apparaître sa poitrine luisante de sueur. Il tient sa hache noire de sang. Zouleikha se lève sur les coudes ; ses côtes la brûlent dans le dos. Mourtaza enjambe la bouche ouverte de la vache, qui découvre ses dents et sa langue pointue, d'un bleu d'encre. Il se dirige vers Sandougatch.

– Et le labour ? Qui tirera la charrue ? Zouleikha se jette sur le dos de Mourtaza. C'est bientôt le printemps ! Nous mourrons de faim !

Il tente de la détacher de sa nuque, agite les mains – la hache, qu'il tient dans la droite, siffle en fendant l'air. Zouleikha plante ses dents dans l'épaule de son mari. Il pousse un cri et la fait passer par-dessus lui – elle s'envole en l'air, la terre et le ciel s'inversent, s'inversent encore, puis encore. Quelque chose de grand, de dur, avec des angles épais et pointus, la heurte au dos – le perron ? Elle se retourne sur le ventre, et sans se lever, joue des mains et des pieds pour grimper sur les marches glacées, file dans la maison. Son mari la suit d'un

pas lourd. Les portes claquent comme un fouet de berger, la première, la deuxième.

Zouleikha court dans la chambre, faisant tinter sous ses pieds les débris de verre de la vitre, saute sur le siaké, se serre contre le coin de l'isba, se cachant sous un coussin qui lui est tombé sous la main. Mourtaza est déjà tout près. La sueur coule de sa barbe, ses yeux sont exorbités. Il lève le bras. La hache siffle, fend taie et tissu: le coussin éclate dans un nuage de duvet d'oiseau. Les plumes blanches légères remplissent la chambre, flottant dans l'air.

Mourtaza, avec un ahanement, lance la hache – mais pas vers Zouleikha, sur le côté. La lame vole, étincelle, et vient se ficher dans le chambranle ouvragé.

Au-dessus d'eux, le duvet retombe en tempête de neige lente et tiède. Mourtaza respire lourdement, enlève des plumes blanches de son crâne rasé. Sans un regard pour Zouleikha, il retire la hache du chambranle et sort de l'isba. Sous son pied pesant, les débris de verre crissent bruyamment, comme la croûte de neige glacée d'un mois de février.

Des flocons de neige entrent par la fenêtre brisée, se mêlant au duvet voletant à travers la chambre. Ce ballet blanc donne à l'isba un air de fête. Zouleikha, essayant de ne pas se couper, colmate avec son coussin percé le trou dans la fenêtre. Elle voit, sur le siaké, un reste de saucisson de cheval, le mange. C'est bon. Allah soit loué, quand pourra-t-elle à nouveau manger du kzylyk? Elle lèche ses doigts gras et salés. Sort dans la cour.

Toute la neige, devant le perron, est couleur de fraise écrasée et sucrée.

Au fond de la cour, sur le châlit de bois devant la bania, Mourtaza découpe de la viande. Zouleikha ne voit ni Sandougatch ni le poulain. Elle entre dans l'étable. Ah, ils sont là tous les deux, dans leur enclos. Sandougatch lèche son petit de sa longue langue râpeuse. Allah soit loué, ils sont vivants. Elle caresse le museau tiède et velouté de la jument, gratte la crinière un peu hirsute du poulain.

Dans la cour, des milliers de flocons tombent sur la neige rouge, la recouvrent peu à peu, jusqu'à ce qu'elle redevienne tout à fait blanche.

## LA RENCONTRE

La cachette est dans un lieu sûr. Tout ce que Mourtaza imagine et réalise de ses mains est solide et sûr – assez pour durer deux vies.

Ils se sont levés tôt, ce matin, avant l'aube. Ils ont pris un petit déjeuner froid, ont quitté leur cour à la lueur d'un croissant de lune translucide et des dernières étoiles de la nuit. Ils sont arrivés au lever du soleil. Le ciel noir était déjà devenu bleu roi, et les arbres chargés de blancheur se couvraient de lumière, avaient des éclats de diamant.

La forêt matinale est silencieuse, et la neige a un crissement particulièrement appétissant sous les bottes de Mourtaza, comme celui du chou frais sous la hachette de Zouleikha, quand elle prépare le chou mariné.

Mari et femme avancent dans une neige épaisse et dense, qui leur monte jusqu'aux cuisses. Leur chargement précieux est disposé sur deux pelles en bois, comme sur une civière: des sacs de grain de semence attachés avec soin par des cordes aux hampes. Ils les portent avec précaution, les protégeant de tout ce qui pourrait les percer, branches et souches. Si la toile d'un sac se déchire, les choses iront mal pour Zouleikha. Épuisé par l'attente des émissaires de la Horde rouge, Mourtaza est devenu enragé – il serait capable de la découper en morceaux, comme il l'a fait avec Kioubelek, la veille. Sans ciller.

Devant eux, entre les sapins couverts de givre, s'esquisse une éclaircie bleutée. Les bouleaux s'écartent, faisant tinter de minuscules glaçons au bout de leurs fines branches tombantes, et s'ouvrent sur une vaste clairière, couverte d'une épaisse couche de neige. Voici déjà le tilleul tordu au tronc creux, long et étroit comme une fissure, et, à côté, un buisson transi de sorbier. Ils sont arrivés.

Une mésange s'est posée sur une branche du tilleul. Sa gorge bleue est comme un éclat de ciel, ses yeux sont des perles noires. Elle n'a pas peur, regarde Zouleikha avec attention, pépie...

– Chamsia! Zouleikha sourit et tend vers elle sa main dans sa grosse moufle de fourrure.

– Tais-toi, femme! Mourtaza lance une poignée de neige, et l'oiseau s'envole, s'éloigne. Nous sommes venus ici pour travailler.

Effrayée, Zouleikha prend la pelle.

Ils commencent à creuser dans la neige sous le tilleul. Bientôt, ils dégagent les contours d'un petit monticule sombre. Zouleikha jette ses moufles et, de ses mains que le froid rougit, se dépêche de le nettoyer, le caressant. Sous le froid de la neige, il y a le froid d'une pierre. Ses ongles grattent la neige sur l'arrondi des belles lettres arabes, ses doigts font fondre la glace sur les petits trous des tachkil au-dessus des ondulations des lettres. Zouleikha ne sait pas lire, mais elle sait ce qui est inscrit ici: Chamsia Valieva, fille de Mourtaza. Et une date: 1917.

Pendant que Mourtaza achève de dégager la tombe de leur fille aînée, Zouleikha fait un pas de côté, se met à genoux et trouve sous la neige encore un tach, qu'elle dégage avec les coudes. Ses doigts gourds trouvent tout seuls la pierre tombale, glissent sur les lettres gelées: Firouza Valieva, fille de Mourtaza, 1920.

Puis un tach avec: Khalida, 1924.

Puis encore un: Sabida, 1926.

– Tu ne travailles pas?! Mourtaza a déjà nettoyé la première tombe et il s'est redressé, appuyé sur le manche de la pelle, plantant ses yeux dans ceux de Zouleikha: ses pupilles sont jaunes, froides, et le blanc des yeux est foncé, trouble, grenat. La ride, au milieu de son front, semble dotée d'une vie propre, elle bouge.



– Je les ai toutes saluées, dit Zouleikha en baissant les yeux d'un air coupable.

Les quatre pierres tombales grises, légèrement penchées, se tiennent en rang et la regardent en silence – elles sont basses, pas plus grandes qu'un enfant d'un an.

– Tu ferais mieux de m'aider! glapit Mourtaza, avant d'enfoncer de toutes ses forces la pelle dans la terre gelée.

– Par Allah, attends! Zouleikha court au tach de Chamsia et s'agenouille devant.

Mourtaza respire fort, d'un air mécontent, mais il a laissé la pelle. Il attend.

– Pardonne-nous, zirat iyasé, esprit du cimetière. Nous ne voulions pas te déranger avant le printemps, mais il a bien fallu, murmure Zouleikha aux lettres ornées. Pardonne-nous toi aussi, ma fille. Je sais que tu n'es pas fâchée. Tu es heureuse de pouvoir aider tes parents.

Zouleikha se relève, fait un signe de la tête: Maintenant, on peut. Mourtaza casse la terre gelée autour de la tombe, s'efforçant d'enfoncer sa pelle dans une fente à peine visible, couverte de glace. Zouleikha creuse la glace avec un bâton. Petit à petit, la fente s'élargit, grandit, cède – et s'ouvre enfin avec un craquement languissant, découvrant un coffre de bois rectangulaire qui sent la terre gelée. Mourtaza y verse soigneusement le grain d'un jaune lumineux, qui résonne dans le froid. Zouleikha met ses mains sous la cascade épaisse et lourde.

Le blé.

Il dormira ici, entre Chamsia et Firouza, dans son profond cercueil de bois, attendant le printemps. Et quand l'air sentira à nouveau le tiède, que les prés réapparaîtront et se réchaufferont, il se couchera à nouveau dans la terre – cette fois-ci, pour germer et sortir ses pousses vertes dans le champ.

C'est Mourtaza qui a eu l'idée d'enfouir la cachette dans le cimetière du village. Au début, Zouleikha s'est affolée: déranger les morts, n'est-ce pas un péché? Ne vaudrait-il pas mieux demander l'autorisation au vénérable mollah? L'esprit du cimetière ne va-t-il pas se fâcher? Puis elle a accepté – c'était bien, que leurs filles les aident. Et elles ne faillissaient pas à leur tâche: à plusieurs reprises déjà, elles avaient gardé les réserves de leurs parents jusqu'au printemps.

Le couvercle se referme sur le coffre. Mourtaza lance des pelletées de neige pour couvrir la tombe, puis enrôle les sacs vides autour des manches des pelles, les met sur son dos et repart vers la forêt.

Zouleikha verse de la neige sur les pierres tombales mises à nu, comme si elle les couvrait pour la nuit. Au revoir, mes filles. Nous nous reverrons au printemps, si la prédiction de la Goule ne se réalise pas plus tôt.

– Mourtaza, l'appelle doucement Zouleikha. S'il m'arrive quelque chose, il faut que tu m'enterres ici, avec les filles. À droite de Khalida, il y a un espace. Tu sais que je n'ai pas besoin de beaucoup de place.

Mourtaza ne s'arrête pas, sa haute silhouette apparaît et disparaît entre les bouleaux. Zouleikha murmure quelque chose aux pierres avant de se relever, remettant ses moufles sur ses mains glacées.

Un pépiement s'élève à nouveau d'une branche du tilleul, où la mésange vive à la gorge bleue a repris sa place. Zouleikha lui fait un signe joyeux de la main – Chamsia, je savais que c'était toi! – et se hâte de rejoindre son mari.

Le traîneau avance lentement sur la route forestière. Sandougatch s'ébroue en pressant le poulain d'avancer. Celui-ci s'ébat joyeusement, enfonçant ses pattes grêles dans la neige profonde du bas-côté, ou poussant son museau busqué dans les flancs de sa mère. Il les a suivis aujourd'hui. Et tant mieux: qu'il s'habitue aux trajets en forêt.

Le soleil n'est pas encore à midi, et ils ont déjà fini leur tâche. Allah soit loué, personne ne les a vus. Bientôt, la neige effacera leurs traces au cimetière, comme s'il n'avait pas eu de visiteurs.

Zouleikha est assise dans le traîneau, comme toujours dos à Mourtaza. Elle sent dans sa nuque qu'il est en train de ruminer des pensées sombres et moroses. Elle espérait qu'en cachant le blé, il se serait un peu apaisé et que la ride profonde sur son front, qui ressemble à une fente dessinée par une hache, se serait effacée. Non, elle n'a pas disparu, au contraire, elle s'est encore creusée.

– Cette nuit, je pars pour la forêt, dit-il en regardant devant lui, comme s'il s'adressait au collier sur le cou de Sandougatch, ou à la queue de la jument.

– Comment ça? Zouleikha se retourne et lance un regard plaintif vers le dos de son mari. Mais nous sommes en janvier...

– Nous serons nombreux là-bas. Nous n’aurons pas froid.

Mourtaza n’était encore jamais parti vivre dans la forêt. D’autres villageois l’avaient fait – en 1920, en 1924. Ils s’étaient répartis en plusieurs groupes, s’étaient cachés dans les bois pour échapper au nouveau pouvoir. Ils avaient tué leur bétail, ou l’avaient emporté avec eux. Les femmes et les enfants étaient restés au village, à les attendre et à espérer qu’ils rentreraient. Ils rentraient parfois, mais c’était rare. Le plus souvent, ils se faisaient tuer par les hommes de la Horde rouge, ou disparaissaient dans la nature...

– Ne m’attends pas avant le printemps, continue Mourtaza. Et prends soin de ma mère.

Zouleikha regarde la peau de mouton rêche, à la texture poreuse, entre les épaules puissantes de son mari.

– Je prends la jument. Mourtaza claque la langue, et Sandougatch accélère docilement le pas. Vous pouvez manger le poulain.

Le petit suit sa mère, s’amusant à lancer ses pattes en avant, puis en arrière.

– Elle ne le supporterait pas, dit Zouleikha au dos de Mourtaza. Ta mère en mourrait, tu entends?

Le dos garde un silence morose. Les sabots de Sandougatch résonnent sourdement sur la neige. Quelque part dans la forêt, des pies jacassent d’un ton narquois. Mourtaza enlève son chapeau à longs poils et essuie son crâne bosselé, luisant de sueur – une vapeur à peine perceptible s’échappe de la peau rose et lisse.

La discussion est close. Zouleikha se détourne. De toute sa vie, elle ne s’est jamais retrouvée seule. Qui lui dira ce qu’il faut faire et ce qu’il ne faut pas faire? Qui la grondera pour un travail mal fait? Qui la défendra des hommes de la Horde rouge? Enfin, qui la nourrira? Et si la Goule s’était trompée? Qu’elle allait rester seule à la maison, non pas avec son fils chéri, mais avec la belle-fille qu’elle méprise tant? Allah, que faire de tout ça?...

Le chant les atteint brusquement, comme une rafale de vent. Ils n’entendaient que le grincement plaintif des patins

du traîneau, et soudain, il y a cette voix masculine, sûre d'elle. Une voix belle, profonde, qui arrive de loin dans la forêt. Elle chante en russe – Zouleikha ne connaît pas la mélodie. Elle voudrait écouter, mais Mourtaza s'agite, presse Sandougatch.

*Il n'est pas de sauveurs suprêmes,  
Ni Dieu, ni César, ni tribun,  
Producteurs sauvons-nous nous-mêmes!  
Décrétons le salut commun!*

Zouleikha sait assez bien le russe. Elle comprend que les paroles de cette chanson sont bonnes, elles parlent de liberté et de salut.

– Cache les pelles, lui lance Mourtaza entre les dents.

Zouleikha se dépêche de dissimuler les pelles sous les sacs, puis encore sous ses jupes.

Sandougatch trotte d'un bon pas, mais pas assez vite – elle s'adapte au galop irrégulier de son poulain. Et la voix se rapproche, les rattrape.

*Pour que le voleur rende gorge,  
Pour tirer l'esprit du cachot,  
Soufflons nous-mêmes notre forge,  
Battons le fer quand il est chaud!*

Le chant d'un homme laborieux, décide Zouleikha, un forgeron ou un fondeur. Il est clair que l'homme suit comme eux la route forestière, et qu'il apparaîtra bientôt de derrière les arbres. Est-il jeune ou vieux? Jeune, sans doute, il y a beaucoup de force, beaucoup d'espoir dans sa voix.

*C'est la lutte finale  
Groupons-nous, et demain,  
L'Internationale,  
Sera le genre humain.*

Au loin, des silhouettes rapides et sombres se faufilent entre les arbres. Et voilà qu'un petit détachement de cavaliers apparaît déjà sur la route. Un homme chevauche en tête, droit et léger sur sa selle, et on comprend tout de suite qu'il n'est ni

forgeron, ni fondeur : c'est un guerrier. Lorsqu'il approche encore, Zouleikha distingue les épais galons verts sur le manteau gris, et sur sa tête, un casque pointu en drap de laine, avec une étoile brune. Un soldat de la Horde rouge. C'est lui qui chante.

*Ouvriers, paysans, nous sommes  
Le grand parti des travailleurs;  
La terre n'appartient qu'aux hommes,  
L'oisif ira loger ailleurs.*

Allah a doté Zouleikha d'une très bonne vue. Dans la lumière brillante du soleil, elle distingue le visage du soldat de la Horde rouge, étonnamment glabre pour un homme (il n'a ni moustache, ni barbe – en un mot, il est comme une fille). Ses yeux paraissent sombres sous la visièrre du casque; ses dents blanches, régulières, sont comme des morceaux de sucre.

*Combien de nos chairs se repaissent!  
Mais si les corbeaux, les vautours,  
Un de ces matins disparaissent,  
Le soleil brillera toujours!*

Le soldat de la Horde rouge est déjà tout près. Il plisse ses yeux éblouis par le soleil, des petites rides courent des coins de ses yeux aux oreillettes en drap de laine de sa boudionovka<sup>1</sup>. Il sourit à Zouleikha, l'effronté. Elle baisse les yeux, comme il sied à une femme mariée, enfonce un peu plus son menton dans son châle.

– Hé, l'ami, sommes-nous encore loin de Ioulbach? Le soldat de la Horde rouge, sans détacher ses yeux insistants de Zouleikha, s'approche tout près du traîneau. Elle sent l'odeur chaude et salée de son cheval.

Mourtaza, sans se retourner, continue de presser Sandougatch.

---

1. Chapeau pointu avec oreillettes en drap de laine, portant une étoile rouge, des soldats de l'Armée rouge à l'époque de la guerre civile (et au-delà), nommé boudionovka en l'honneur du chef de la cavalerie rouge Boudionov.

– Tu es devenu sourd? Le cavalier serre légèrement ses talons sur les flancs de son cheval, et dépasse facilement le traîneau.

Mourtaza fouette soudainement le dos de Sandougatch avec sa bride. La jument fait un bond en avant, heurte du poitrail le cheval du soldat. Le cheval hennit d'inquiétude, recule, et ses pattes arrière s'enfoncent dans les congères du bas-côté, il patauge dans la neige.

– Ou aveugle?! La voix du soldat tremble de colère.

– Il a peur, ce petit paysan, il se dépêche de rentrer se cacher sous les jupes de sa maman. Le détachement de cavaliers les a rattrapés, et un petit noiraud avec une dent en or brillante, sa lèvre relevée dans une grimace moqueuse, fouille le traîneau d'un œil insolent. Ils sont tous farouches et peureux!

Combien sont-ils, ces cavaliers? Pas plus que les doigts des deux mains. Des hommes solides, forts. Certains sont vêtus de manteaux, d'autres de simples pelisses fermées à la taille par un large ceinturon de cuir fauve. Tous ont des fusils en bandoulière. Leurs baïonnettes étincellent au soleil, aveuglantes.

Parmi eux, il y a une femme. Elle a les lèvres comme des aïrelles rouges, les joues comme des pommes. Elle se tient bien droite sur sa selle, la tête haute, la poitrine en avant. Elle se laisse admirer. Même cachée sous sa pelisse, on voit que sa poitrine suffirait pour trois femmes. En un mot, elle éclate, elle déborde de santé.

Le cheval du soldat de la Horde rouge finit par se dégager et revient sur la route tassée. Le cavalier prend Sandougatch à la bride. Le traîneau s'arrête, Mourtaza jette les rênes. Il ne regarde pas les soldats, détourne ses yeux maussades.

– Alors? demande le soldat de la Horde rouge d'un ton menaçant.

– Mais ils ne parlent pas un mot de russe, ici, camarade Ignatov, intervient un militaire âgé, dont la moitié du visage est mangée par une cicatrice.

La cicatrice est blanche, très régulière, comme une corde tendue. Un coup de sabre, devine Zouleikha.

– Pas un mot, tu dis... Le soldat Ignatov examine attentivement la jument, le poulain qui s'est caché sous son ventre, et Mourtaza.

Mourtaza garde le silence. Il a avancé son chapeau de fourrure sur son front – on ne voit pas ses yeux. Des volutes de vapeur épaisse sortent de ses narines blanches, couvrent ses moustaches d'un givre peluché.

– Tu es bien maussade, mon vieux, observe Ignatov, pensif.

– Sa femme a dû l'engueuler! rigole le noiraud en découvrant sa dent en or. Il lance des clins d'œil à Zouleikha, d'un œil, puis de l'autre. Le blanc de ses yeux est trouble comme une bouillie de farine d'avoine, avec les petits grumeaux des pupilles. Les autres cavaliers rient. Les femmes tatares, elles sont sévères, oh! Elles ne laissent rien passer! N'est-ce pas, Yeux verts?

Yeux verts, c'est ainsi que l'appelait son père, quand elle était petite. Il y a longtemps. Zouleikha avait oublié de quelle couleur sont ses yeux.

Les cavaliers rient encore plus fort. Une dizaine de paires d'yeux impudents et moqueurs l'observent avec insistance. Elle cache ses joues soudain chaudes derrière un coin de son châle.

– Sévères, et pas trop jolies, laisse tomber du bout des lèvres la fille à la forte poitrine, en se détournant.

– Évidemment, si on les compare à toi! complètent les cavaliers.

Zouleikha entend, derrière son dos, la respiration haletante, rauque, de son mari.

– Ça suffit! Ignatov continue à examiner Mourtaza d'un air critique. Où es-tu allé de si bonne heure, l'ami? Tu as pris ta femme avec toi. Je vois que tu n'as pas rapporté de bois. Qu'est-ce que tu fabriquais dans la forêt? Ne cache pas ton regard. Je vois bien que tu comprends tout.

Le silence est interrompu par les chevaux qui s'ébrouent, piaffent. Zouleikha ne voit pas, mais elle sent que la ride sur le front de Mourtaza se creuse, s'enfonce dans son crâne, tandis que sa fossette, sur son menton, saute légèrement, comme le flotteur d'une canne à pêche quand un poisson est pris à l'hameçon.

– Bah, ils ont creusé la neige pour trouver des champignons, affirme le noiraud en soulevant la jupe de Zouleikha avec sa baïonnette – les lames des pelles dépassent de sous les sacs. Et la récolte n'est pas fameuse! Il attrape un des sacs du bout de sa baïonnette, l'agite en l'air.

Les ricanements des cavaliers se transforment en fou rire général. Plusieurs gros grains jaunes tombent du sac sur la jupe de Zouleikha, et le rire s'interrompt, coupé net.

Zouleikha, regardant le bas de sa jupe, enlève sa moufle et rassemble hâtivement les grains dans son poing. Les cavaliers se massent silencieusement autour du traîneau, l'encerclent. Mourtaza déplace lentement sa main en direction de la hache qu'il porte à sa ceinture.

Ignatov jette ses rênes à un autre soldat et saute à terre. Il s'approche de Zouleikha, prend son poing dans ses deux mains et l'oblige à le desserrer. De près, on voit que ses yeux ne sont pas sombres, non, ils sont gris clair, comme l'eau d'une rivière. De beaux yeux. Ses doigts sont secs, étonnamment chauds. Et très forts. Le poing de Zouleikha cède, s'ouvre. Sa paume révèle les longs grains lisses, d'une brillance de miel sous le soleil. Du blé trié, blé de semence.

– Des champignons, tu dis... prononce Ignatov à voix basse. Mais peut-être, saleté de koulak, que tu as enterré autre chose, dans la forêt?

Mourtaza, qui était resté immobile comme une statue, se retourne brusquement et regarde Ignatov dans les yeux, avec haine. Sa respiration étranglée bouillonne dans sa gorge, son menton tressaute avec force. Ignatov ouvre l'étui à sa ceinture et en sort un revolver noir au long canon féroce. Il le pointe sur Mourtaza, tire le chien en arrière.

– Je ne vous donnerai rien! s'écrie Mourtaza d'une voix rauque. Cette fois-ci, vous n'aurez rien!

Il lève sa hache. Les fusils cliquent à l'unisson. Ignatov appuie sur la détente – le coup retentit, son écho se répand dans la forêt. Sandougatch hennit de peur. Des pies s'échappent des sapins, s'enfoncent dans les fourrés avec des cris aigus. Le corps de Mourtaza s'abat dans le traîneau: les jambes en direction de la jument, face contre terre. Le traîneau tressaute sous son poids.

Une douzaine de fusils sont pointés sur Zouleikha, les trous noirs des canons sous les pointes brillantes des baïonnettes. Une fumée bleue sort du revolver. L'odeur amère de la poudre chatouille les narines.

Ignatov regarde d'un air abasourdi le corps étalé, immobile, dans le traîneau. Il essuie sa lèvre de sa main qui tient



toujours le revolver, range l'arme dans son étui. Il prend la hache, tombée par terre, et la plante avec force dans l'arrière du traîneau – à un doigt de la tête de Mourtaza. Puis il saute en selle, fait brusquement avancer son cheval et, sans regarder en arrière, part au galop sur la route. Les sabots du cheval soulèvent une poussière blanche.

– Camarade Ignatov! lui crie le soldat à la cicatrice. Qu'est-ce qu'on doit faire de la femme?

Ignatov se contente d'un signe de la main : Laisse-la!

– Et voilà pour tes champignons, Yeux verts, dit le noiraud en guise d'adieu, avançant sa large lèvre en avant.

Les cavaliers s'élancent derrière leur commandant. Le détachement évite le traîneau comme des vagues se séparant devant une île. Les pelisses aux cols frisés, les chapeaux à longs poils, les manteaux gris, les passepoils rouges passent devant elle, à la suite du cavalier à la boudionovka. Bientôt, le martèlement des sabots s'éteint. Zouleikha reste seule dans le silence de la forêt.

Elle reste assise, immobile, les mains jointes sur les genoux, son poing serrant les grains de blé. Le corps puissant de Mourtaza est étalé devant elle. Il a déployé à loisir ses bras et ses jambes, et tourné sa tête dans une position confortable sur le côté, sa longue barbe étendue sur les planches. Il dort comme il le fait toujours sur le siaké – en prenant toute la place. Même la petite Zouleikha ne pourrait pas s'étendre à côté de lui.

Le vent fait bouger les crêtes des arbres. Plus loin dans la forêt, des pins ondulent en grinçant. Quelques heures plus tard, le poulain, poussé par la faim, trouve avec les lèvres les mamelles de sa mère, et boit son lait. Sandougatch penche la tête d'un air paisible.

Le soleil continue tranquillement sa course dans le ciel, puis s'enfonce lentement dans les grands nuages de neige qui sont arrivés de l'est. Le jour baisse. Une neige drue tombe du ciel.

Ayant vainement attendu le cri de son maître et le coup de rênes sur sa croupe, Sandougatch fait timidement un pas en avant. Puis un deuxième, un troisième. Le traîneau grince bruyamment, commence à avancer. La jument part au pas en direction de Ioulbach, son poulain s'ébat à côté d'elle, repu et joyeux. Il n'y a personne à la place du cocher, les rênes sont abandonnées sur l'avant-train. Assise à l'arrière du

traîneau, dos au cheval, Zouleikha regarde d'un air absent la forêt qui s'éloigne.

Sur la route, là où le traîneau est resté arrêté toute la journée, on voit une petite tache, pas plus grande qu'un pain, d'un rouge intense. La neige tombe sur elle et la recouvre rapidement.

Par la suite, Zouleikha aura beau s'efforcer de se souvenir, elle ne saura jamais comment elle est rentrée à la maison. Comment elle a laissé le cheval attelé dans la cour, s'emparant de Mourtaza, le portant seule dans l'isba. Combien ce grand corps d'homme, qui n'offrait aucune résistance, était lourd, et bruyants ses talons qui tapaient sur les marches du perron.

Elle a fait bouffer ses oreillers (bien haut, comme il les aime), l'a déshabillé, couché sur le siaké. S'est couchée à côté de lui. Ils sont restés longtemps allongés côte à côte, toute la nuit. La bûche jetée au matin par Mourtaza avait fini de brûler depuis longtemps, les rondins de l'isba glacée crissaient déjà dans le froid. La vitre brisée la veille avait éclaté, répandant ses derniers bris de verre, et un vent mauvais, mêlé de flocons glacés, s'engouffrait par le rectangle nu. Zouleikha et Mourtaza n'en sont pas moins restés couchés, épaule contre épaule, leurs yeux grands ouverts fixés sur le plafond – d'abord sombre, celui-ci fut ensuite illuminé par la lumière blanche de la lune, puis redevint sombre. Pour la première fois, Mourtaza ne l'avait pas chassée dans la partie des femmes. C'était tout à fait étonnant. Et ce sentiment d'intense étonnement sera la seule chose dont Zouleikha se souviendra, à propos de cette nuit.

Quand le bord du ciel s'est couvert d'un pourpre angoissé, avant-coureur d'une aube glacée, on a frappé au portail. Des coups énergiques, énervés, insistants. Des coups fâchés et implacables comme en frapperait un homme qui rentrerait chez lui, fatigué, pour trouver sa maison fermée de l'intérieur.

Zouleikha perçoit le bruit – il lui semble lointain, presque inaudible, comme si elle l'entendait à travers un coussin de plume. Elle n'a pas la force de détacher son regard du plafond. Mourtaza n'a qu'à se lever et ouvrir. Ce n'est pas l'affaire des femmes, d'ouvrir les portes en pleine nuit.

Le verrou du portail cliquette, et laisse entrer les intrus. La cour s'emplit de voix, du hennissement des chevaux. Quelques hautes silhouettes s'avancent dans le matin encore sombre. La porte d'entrée claque, puis la porte de l'isba.

– On gèle! Quoi, ils sont tous morts, ici?

– Allume le poêle! Sinon on va crever de froid.

Des bottes ferrées résonnent sur le plancher glacé. Les lattes grincent bruyamment, violemment. La porte du poêle s'ouvre avec un bruit de ferraille. On craque une allumette. Une odeur âcre de soufre se répand. Dans le poêle, le feu prend en crépitant.

– Mais où sont les maîtres de maison?

– On les trouvera, ne t'en fais pas. En attendant, inspecte la maison.

La mèche de la lampe clignote en s'allumant; des ombres noires, tordues, se mettent à danser sur les murs, et une lumière douce et chaude remplit l'isba. Un visage au nez fort, enlaidi par des cicatrices de petite vérole, se penche sur Zouleikha. C'est le président du soviet du village, Mansourka-Pot-de-colle. Il tient la lampe à pétrole à hauteur de son visage, et ses cicatrices en paraissent encore plus profondes, comme creusées à la cuillère. Il considère Zouleikha d'un œil vif. Son regard passe au visage affaissé de Mourtaza, enregistre avec préoccupation la tache noire de sang coagulé sur sa poitrine. Il a un sifflement effaré.

– Zouleikha, on est venus voir ton mari...

Dans le froid, la bouche de Mansourka laisse échapper un nuage moutonneux. Il parle russe avec un fort accent, mais bien, avec vivacité. Mieux que Zouleikha. Il a appris, bien sûr, à force de bavarder avec les soldats de la Horde rouge.

– Lève-toi, on a à causer.

Zouleikha ne sait pas si elle rêve ou si elle est éveillée. Si elle rêve, pourquoi est-ce que la lumière l'éblouit ainsi? Si elle est éveillée, pourquoi est-ce que les sons et les odeurs lui parviennent de loin, comme du sous-sol?

– Zouleikha! Le président du soviet lui secoue l'épaule, d'abord doucement, puis plus fort. Debout, femme! finit-il par crier en tatar, d'un ton énervé.

Le corps de Zouleikha réagit aux mots habituels comme un cheval à un coup de rênes. Elle descend lentement ses pieds au sol, s'assied sur le siaké.

– Ah, voilà, dit Mansourka, satisfait, en repassant au russe. Camarade délégué, c'est prêt!

Au centre de l'isba, les mains dans le dos, posées sur sa ceinture, les jambes écartées, se tient Ignatov. Sans un regard pour Zouleikha, il sort d'un étui en cuir dur une feuille de papier froissée, un crayon. Il regarde autour de lui d'un air irrité:

– Mais qu'est-ce que c'est? Encore une maison sans table, sans banc. Comment je suis censé dresser le procès-verbal?

Le président du soviet tapote avec empressement le couvercle du coffre du dessus, devant la fenêtre:

– Là, vous pouvez écrire ici.

Ignatov s'installe tant bien que mal sur les coffres, le kaplau de lin se fripe sous son grand corps, glisse vers le sol. Il réchauffe ses mains en soufflant dessus, suce la pointe de son crayon pour la mouiller avant de gratter sur la feuille.

– Ils n'ont pas encore adopté le mode de vie socialiste, grommelle Mansourka d'un ton d'excuse, en maintenant ensemble les coffres prêts à glisser. Ce sont des païens, que voulez-vous.

Dans la partie des femmes, on entend soudain le fracas de pots qui se brisent, le tintement de bassines en cuivre qui tombent au sol. Les poules, prises de panique, participent au tumulte. Quelqu'un jure avec force en s'empêtrant dans les plis du tcharchau, puis s'en dégage – le soldat noiraud apparaît dans un nuage de duvet et de plumes, tenant une poule hurlante sous chaque bras.

– Eh, mais qui voilà! Yeux verts! s'écrie-t-il joyeusement en apercevant Zouleikha. Pardon, permettez! Sans lâcher les poules qui se débattent, il dégage soigneusement au passage, d'un geste de prestidigitateur, le kaplau de dentelles de sous Ignatov. Les coffres, je les prendrai plus tard... Sous le regard courroucé d'Ignatov, il finit par reculer vers la porte, laissant derrière lui un tourbillon de plumes.

Ignatov finit d'écrire, et pose avec force le crayon sur le procès-verbal:

– Qu'elle signe.

La feuille de papier fait une tache blanche sur le coffre, pareille à un tastymal plié en deux.

– Qu'est-ce que c'est? Zouleikha tourne lentement son regard vers le président. Mansourka, qu'est-ce que c'est?

– Combien de fois je vous l’ai répété: il faut m’appeler camarade président! C’est clair? Mansourka relève d’un air menaçant son menton mal caché par sa petite barbe aux reflets roux. On a beau essayer de leur apprendre une nouvelle vie, ils... Vous êtes expulsés... Il se tourne d’un air mécontent vers le siaké, où le corps puissant de Mourtaza fait une tache noire. Enfin, tu es expulsée. Comme élément koulak de première catégorie. Activiste de la contre-révolution. L’assemblée du Parti l’a confirmé. Mansourka tape de son doigt court la feuille sur le coffre. L’isba, on la réquisitionne pour le soviet du village.

– N’essaie pas de m’embrouiller avec des mots nouveaux. Dis-moi seulement, camarade Mansourka, ce qu’il s’est passé.

– C’est à toi de me le dire! Pourquoi est-ce que la propriété de ton Mourtaza n’est toujours pas collective? Vous vous opposez au Parti, individualistes?! Je n’en peux plus de vous expliquer. Pourquoi est-ce que la vache n’est pas au kolkhoze?

– Nous n’avons pas de vache.

– Et le cheval?! Mansourka fait un signe de tête en direction de la fenêtre, d’où on voit, dans la cour, Sandougatch, toujours attelée, et le poulain réfugié sous ses pattes. Deux chevaux.

– Et alors, ils sont à nous.

– À nous... se moque Mansourka. Et la meule à farine?

– Comment s’en passer? Souviens-toi, combien de fois tu nous l’as empruntée toi-même.

– Justement, justement, dit-il en plissant ses yeux déjà bridés. Location d’instruments de travail. Un signe sûr que vous êtes des koulaks à tous crins, endurcis, incorrigibles! Il ferme sa petite main en un poing noueux et hargneux.

– Pardon, excusez-moi, dit le noiraud en réapparaissant, et il enlève de sous la tête de Mourtaza la pile d’oreillers dans leurs taies brodées (la tête retombe sur le siaké avec un bruit sourd), arrache les rideaux des fenêtres, les tapis des murs, et ressort de l’isba les bras chargés de draps, coussins, couvertures. Sans rien voir devant lui, il pousse du pied la porte d’entrée qui s’ouvre avec un grincement plaintif.

– Attention, tu n’es pas chez toi! lui lance Mansourka d’un air mécontent. Il caresse avec tendresse les rondins de l’isba, le bois ouvragé du chambranle. Son doigt s’arrête sur l’entaille profonde laissée par la hache, et il claque la langue d’un air

désolé. Donne-toi un peu de mal, Zouleikha, ne nous fais pas perdre de temps, soupire-t-il amicalement, chaleureusement, sans pouvoir détacher son regard langoureux des gros rondins lisses, de l'étope riche et filandreuse généreusement appliquée entre les troncs.

Le noiraud passe à nouveau sa tête par la porte, et demande, les yeux brillants d'excitation :

– Camarade Ignatov, la vache, je... il n'en reste que de la viande. On la prend ?

– Il faut la répertorier, réplique Ignatov d'un air maussade, se levant de son coffre. Est-ce que nous allons rester ici encore longtemps... à faire des cours d'éducation politique ?

– Tu vois, Zouleikha, dit Mansourka d'un air de reproche, en fronçant ses sourcils rares. Les camarades sont venus de Kazan pour toi, et toi, tu les retiens.

– Je ne signerai rien, dit Zouleikha en s'adressant au sol. Je n'irai nulle part.

Ignatov s'approche de la fenêtre, frappe sur la vitre avec ses doigts repliés et fait un signe de tête à quelqu'un à l'extérieur. Les lattes gémissent lentement sous ses bottes. « Il est juste au-dessus du saucisson, mais il ne le sait pas », se dit Zouleikha.

Le soldat au visage balafre entre dans l'isba. À force de rester dans le froid, son visage a pris une teinte rouge foncé, et sa cicatrice est tout à fait blanche.

– Elle a cinq minutes pour rassembler ses affaires, dit Ignatov en indiquant Zouleikha du menton.

L'infatigable noiraud inspecte une dernière fois l'isba nue, qui semble déjà inhabitée, en quête d'un butin passé inaperçu. Il gratte, avec la lame de sa baïonnette, le liaoukhé pendu haut au-dessus de l'entrée, essayant de le détacher. La dentelle compliquée des lettres arabes s'étire et se fronce sous la pointe d'acier.

– C'est leur icône à eux, intervient doucement, comme à part lui, le soldat à la cicatrice.

– Tu voulais prier ? Ignatov regarde le noiraud avec insistance, les ailes de son nez enflent avec mépris. Il sort de l'isba.

– Eh bien, et on m'avait dit que c'étaient des païens... dit le noiraud en reniflant, avant de se hâter de suivre son chef.

Le liaoukhé martyrisé reste pendu à sa place. Le mollah a un jour expliqué à Zouleikha le sens de la phrase : « Personne

ne peut mourir que par la permission d'Allah, et au moment prédéterminé.»

– Si tu ne signes pas, tu partiras sans rien, dit Mansourka à Zouleikha.

D'un air important, il indique la haute silhouette du soldat balaféré. Celui-ci déambule dans l'isba, examinant et poussant de sa baïonnette les étagères dénudées du kichté sous le plafond.

Zouleikha tombe à genoux devant le siaké, appuie le front contre la main dure et froide de Mourtaza. Mon époux, qui m'a été donné par le Tout-Puissant pour me guider, me nourrir et me défendre, que dois-je faire?

– Nous allons enterrer Mourtaza dans les règles, selon la coutume soviétique, dit le président du soviet d'un ton apaisant, caressant avec amour les flancs rugueux du poêle, soigneusement blanchis à la chaux. Tout de même, c'était un bon maître de maison...

Une lame d'acier effleure Zouleikha. Le soldat balaféré, qui s'est approché par-derrière, tapote doucement sa baïonnette sur son épaule. Elle fait non de la tête: Je ne partirai pas. L'instant d'après, des mains vigoureuses se saisissent d'elle, la soulèvent en l'air. Zouleikha agite vainement ses bras et ses jambes, comme un bébé capricieux dans les bras d'un adulte, ses chalvar dépassent de ses jupes, mais le soldat la tient solidement, à lui faire mal.

– Ne me touche pas! crie Zouleikha, la tête vers le plafond. C'est un péché!

– Tu vas y aller toute seule? Ou il doit te porter? demande, quelque part en dessous d'elle, la voix prévenante de Mansourka.

– Toute seule.

Le soldat redescend Zouleikha avec précaution. Ses pieds touchent le sol.

– Allah te punira! lance-t-elle à Mansourka. Il vous punira tous.

Elle commence à rassembler ses affaires.

– Habille-toi chaudement, lui conseille Mansourka tout en mettant des bûches dans le poêle, tisonnant le bois d'un air de propriétaire. Il ne faudrait pas que tu prennes froid.